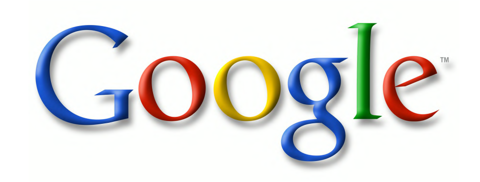

Google

2

CÉCILIA,

OU

MEMOIRES

'UNE HÉRITIÈRE.

2



Je pleurais de trouver tant d'humanité dans le monde, lorsque je croyais qu'il y en avait si peu.

Pag. 125

CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIERE,

Traduits de l'Anglais.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez { DEVAUX, Libraire, Maison-Egalité, N° 181.
PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de l'Observatoire, N° 182.

L'AN TROISIÈME.

et lui faire part de ce qui venait de se passer; mais celle-ci trop indolente pour entrer dans la situation de son amie, lui répondit froidement qu'elle ne savait ou il était, et n'imaginait pas en quel endroit on pourrait le rencontrer. Alors Cécile sonna pour qu'on lui fît parler au valet-de-chambre de M. Harrel. Il vint; et après l'avoir questionné, elle sut que son maître était au café de Broo, rue Saint-James. Elle pria madame Harrel de vouloir lui écrire. Que voulez-vous que je lui dise? reprit celle-ci. Sans lui répondre, Cécile, aussi prompte à exécuter, qu'à former un projet, écrivit elle-même, et le pria de chercher tout de suite son ami le chevalier Floyer, et de tâcher d'amener une réconciliation entre lui et M. Belfield, avec lequel il s'était querellé à l'opéra.

Le valet-de-chambre revint bien-tôt, et lui rapporta la réponse verbale de M. Harrel, qui l'assurait qu'il ne manquerait pas d'exécuter ses ordres.

Elle prit le parti de ne se coucher qu'après qu'il serait rentré, très-impatiente

de savoir, avant de s'endormir, ce que sa négociation avait produit. Elle se regardait comme la vraie cause de la dispute, et cependant elle avait tort. La conduite du chevalier à son égard lui avait toujours souverainement déplu; elle détestait ses manières et son impudence. Enfin, elle avait déjà accepté le bras de M. Belfield avant qu'il lui eût offert le sien. Le quitter pour le chevalier, ç'aurait été marquer à celui-ci une préférence dont elle était bien éloignée. Tout ce quelle croyait pouvoir se reprocher, c'était de n'avoir pas eu assez de présence d'esprit pour refuser les offres de tous deux.

Madame Harrel, quoique fâchée de la tournure que prenait cette affaire, la regardait cependant comme lui étant étrangère; elle se lassa bientôt d'entendre tout ce que l'inquiétude faisait dire à miss Beverley, et après l'avoir exhortée à se tranquiliser, lui souhaita le bon soir, et se retira.

Cécile attendit le retour de M. Harrel, jusqu'à quatre heures du matin qu'il ren-

tra. Eh bien, monsieur, s'écria-t-elle aussitôt qu'il parut, je crains, en vous voyant revenir si tard, que vous n'ayez eu beaucoup de peine; mais je me flatte que vos démarches n'ont pas été infructueuses. Qu'on se représente quelle dut être sa mortification, lorsqu'il lui répondit qu'il n'avait pas encore vu le chevalier, ayant été lui-même si fort occupé, qu'il lui avait été impossible de quitter, avant trois heures, la compagnie avec laquelle il se trouvait engagé; qu'au même instant il s'était rendu chez le baronnet, où on lui avait dit qu'il n'était point encore rentré.

Cécile, quoique très-piquée d'une preuve aussi complette d'insensibilité envers un homme qu'il appelait son ami, renouvella ses instances, et ne le quitta qu'après lui avoir fait promettre de se lever dès que le jour paraîtrait. Elle cessa alors de s'étonner des dettes contractées par M. Harrel, et de ses besoins pressans d'argent en certaines occasions. Elle voyait bien qu'il passait la moitié des nuits à jouer; et les conséquences de sa conduite s'offrirent à son

esprit de manière à la faire trembler. Celle du chevalier n'était pas meilleure, mais elle n'y prenait aucun intérêt. Son sommeil fut agité ; elle se leva à six heures du matin, et s'habilla à la clarté des bougies. Une heure après elle envoya savoir s'il était jour chez M. Harrel, et apprenant qu'il dormait encore, elle le fit éveiller. Il ne se leva pourtant qu'à huit heures, et toutes ses remontrances ne purent l'engager à sortir avant neuf.

A peine était-il parti, qu'elle vit paraître M. Monckton, qui eut alors pour la première fois la satisfaction de la trouver seule. Vous êtes bien bon d'être venu si matin, s'écria-t-elle. Avez-vous vu M. Belfield? Vous êtes-vous entretenu avec lui? Alarmé de l'impatience qu'elle faisait paraître, et encore plus affecté de voir à son air abattu, qu'elle avait passé la nuit sans dormir, il fut quelque temps sans lui répondre, et lorsqu'elle lui eut répété avec plus de vivacité la même question, il se contenta de lui dire : depuis que Belfield a eu l'honneur de vous voir chez-

le chevalier Floyer? J'ai été à son hôtel, où il ma paru qu'il n'était point rentré de toute la nuit. Je l'ai suivi, d'après ce que j'ai pu tirer de ses domestiques, de l'opéra à une maison de jeu, où j'ai appris qu'il avait joué jusqu'à ce matin.

L'inquiétude de Cécile ne faisant qu'augmenter, et M. Monckton voyant qu'il ne lui restait qu'un moyen de la satisfaire, lui offrit de retourner à la recherche de l'un et de l'autre, pour tâcher de lui procurer des nouvelles plus certaines. Elle accepta la proposition avec reconnaissance, et il partit. Arriva ensuite M. Arnott qui, quoique tourmenté intérieurement par la jalousie et par le déplaisir que lui causait la terreur qu'elle manifestait, desirait cepedant sincèrement de la dissiper; de sorte que, sans prétendre même s'en faire un mérite auprès d'elle, il s'en fut presque au même instant pour s'occuper des recherches auxquelles M. Monckton avait promis de s'employer; bien décidé à ne faire connaître son intention, qu'après avoir réussi à lui procurer des informations satisfaisantes.

A peine était-il sorti, qu'on vint lui annoncer M. Delvile. Etonnée de sa complaisance, elle ordonna qu'on le fît tout de suite entrer. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au lieu de voir son orgueilleux tuteur, elle reconnut le généreux inconnu. Il la supplia de pardonner une hardiesse que ni d'anciennes liaisons, ni aucune affaire importante n'autorisaient; quoique les liens qui l'attachaient de très-près à un homme assez privilégié pour avoir droit de s'intéresser à tout ce qui la concernait, pûssent servir en quelque façon à l'excuser. Ensuite, passant au motif qui occasionnait sa visite : Lorsque j'eus l'honneur, ajouta-t-il, de vous voir hier à l'opéra, la scène qui venait de se passer entre deux personnes de votre connaissance me parut vous causer beaucoup d'inquiétude ; et comme personne n'y a pris autant de part que moi, j'espère que vous pardonnerez mon empressement à vous informer que cette affaire vient de se terminer ; et qu'il n'y

a pas d'apparence qu'elle ait des suites. Monsieur, répondit Cécile, vous me faites beaucoup d'honneur, et vous me tirez d'une situation très-désagréable. J'imagine que cet accomodement s'est fait dans la matinée? Je m'apperçois, ajouta-t-il en souriant, que vous exigez beaucoup pour le moment. Il est vrai que l'espérance n'est jamais plus vive que lorsqu'elle renaît après que la crainte a cessé.

De quoi s'agit-il donc? Sont-ils au moins sains et saufs? On ne le saurait être davantage; cependant j'aurais tort de vous dire qu'ils n'ont couru aucun danger. Pourvu qu'ils en soient actuellement délivrés, c'est tout ce que je demande. Vous m'obligerez, monsieur, si vous daignez m'informer de ce qui s'est passé. La vivacité de la querelle, continua-t-il, donnait lieu d'appréhender un éclat violent; et ce n'est qu'après m'être assuré qu'elle était accidentelle, que j'ai tenté d'employer ma médiation. J'ai espéré que de simples excuses de la part du chevalier

Floyer, comme l'agresseur...... Ah, monsieur, s'écria Cécile, c'est là précisément ce que je crains que vous n'ayiez pu obtenir. J'avoue, Madame, que j'aurais tort de m'en glorifier; cependant, sans m'arrêter aux difficultés que je devais rencontrer, je me suis hasardé à proposer des voies d'accomodement; je n'ai quitté l'opéra qu'après avoir employé auprès du chevalier tous les raisonnements les plus propres à lui prouver que les excuses que j'exigeais de lui, ne sauraient nuire à sa réputation, ni laisser le moindre doute sur son courage. Lui, de son côté, a prétendu qu'il en avait trop pour consentir à une pareille humiliation. Trop de courage! reprit Cécile; le beau prétexte! Quel parti a donc pris le pauvre M. Belfield? Il ne lui a fallu que peu de moments pour se décider. J'avais découvert le lieu de sa demeure; je m'y suis rendu sur le champ, dans l'intention de lui offrir mes services pour mettre l'affaire en arbitrage; car puisque vous le qualifiez de *pauvre*

M. Belfield, j'imagine que vous voudrez bien me permettre, sans chercher pourtant à offenser son antagoniste, d'avouer que sa conduite, quoiqu'un peu trop vive, m'avait absolument prévenu en sa faveur. Je me flatte que vous ne croyez pas, répondit Cécile, qu'une offense faite à son antagoniste dût en être une pour moi. Quelle qu'ait été mon idée, répliqua-t-il en la fixant d'un air d'étonnement, je n'ai certainement jamais desiré qu'une sympathie mutuelle fût décidément établie entre vous. N'ayant pu parvenir hier au soir à voir M. Belfield, mon inquiétude m'a empêché de fermer l'œil de toute la nuit; et dès que le jour a paru, je suis retourné chez lui. Que vous êtes bon! s'écria Cécile; vos soins n'ont point été infructueux?

Eh bien, Monsieur? —je l'ai vu, tout était fini; et il sera dans peu en état, si vous daignez lui accorder cette grace, de venir vous remercier de l'intérêt que vous prenez à lui. — Il est donc blessé? — Il l'est légèrement. Quant au chevalier, il

se

se porte parfaitement bien. Belfield a tiré le premier, et a manqué son coup. Le baronnet a été plus heureux. J'en suis réellement fâchée. Et où est sa blessure? La balle a percé le côté droit; et au moment qu'il l'a sentie, il a tiré son second pistolet en l'air. C'est du moins ce que m'a dit son domestique. On l'a rapporté avec beaucoup de précaution chez lui. On a été sur le champ chercher un chirurgien habile. Je n'ai voulu me retirer qu'après qu'il a eu mis le premier appareil, et qu'il a pu me dire ce qu'il pensait de cette blessure. Il m'a assuré qu'il avait extrait la balle, et que M. Belfield était hors de tout danger. La perplexité où je vous avais vue hier, madame, m'a fait prendre la liberté de venir chez vous, persuadé que vous n'auriez pu encore vous procurer des nouvelles certaines; et j'ai cru qu'il convenait de prévenir, par un récit simple et véritable des faits, les bruits exagérés qu'on ne manquera pas de répandre à cette occasion.

Cécile le remercia de son attention; et

madame Harrel, étant entrée dans la salle, il se leva, disant : Si mon père avait prévu que j'eûsse l'honneur de voir ce matin miss Beverley, je suis sûr qu'il n'aurait pas manqué de me charger de compliments pour elle ; une pareille commission de sa part aurait peut-être contribué à faire excuser la hardiesse de ma visite. Après quoi, il prit congé. Il faut avouer, dit Cécile, que le fils de M. Delvile ne ressemble guère à son père. Très-peu, ajouta madame Harrel, et moins encore à sa mère; car je vous assure qu'elle est, s'il est possible, plus hautaine et plus fière que son mari. Je hais jusqu'à sa présence; car sa figure est si imposante, qu'à peine ose-t-on souffler devant elle. Pour le fils, c'est un charmant jeune homme qui plaît généralement. Je ne l'ai cependant jamais vu qu'en public; car nous ne sommes en liaison avec personne de cette maison.

M. Monckton ne tarda pas à revenir ; il fut assez surpris de voir que l'on savait déjà les nouvelles qu'il croyait être le premier à apporter.

M. Harrel ne rentra que tard, et parut extrêmement gai. Miss Beverley, s'écria-t-il, je vous apporte des nouvelles qui vous feront oublier vos frayeurs ; le chevalier Floyer est non-seulement sain et sauf, il est encore sorti vainqueur du combat. Je suis très-fâchée, monsieur, répondit Cécile, piquée d'un pareil compliment, que quelqu'un soit vainqueur, où que quelqu'un ait été vaincu. Il n'y a dans tout cela, repartit M. Harrel, aucun sujet de *fâcherie* ; tout au contraire, car il n'a pas tué son homme ; ainsi la victoire ne l'obligera ni à fuir, ni à se soumettre à des formalités de justice. Il compte aujourd'hui même vous rendre ses devoirs, et mettre ses lauriers à vos pieds. Il compte donc se donner une peine fort inutile ; car je ne desire point de pareils hommages. Ah ! miss Beverley, répliqua-t-il en riant, ce dédain affecté n'est plus de saison : peut-être s'y serait-on mépris dans un temps ; mais à présent, je vous assure que personne n'en sera dupe.

Cécile quoique très-mécontente de cette

réflexion, vit bien que plus elle chercherait à se défendre, plus elle s'attirerait de plaisanteries; elle prit donc le parti de le laisser dire sans lui rien répondre.

A dîner, lorsque le chevalier vint se mettre à table, le dégoût qu'il lui avait inspiré dès le commencement, augmenté encore par sa conduite de la veille, devint une aversion décidée, suite de l'horreur qu'elle avait conçue pour sa fierté, et de l'indignation que son arrogance avait excitée en elle. Il paraissait que l'heureuse issue de son duel l'avait placé au faîte de la gloire; son air était triomphant; il regardait d'un œil de supériorité ceux qu'il daignait favoriser de son attention, et leur faisait sentir combien il croyait les honorer, quand il leur accordait cette grace. Il fixa cependant Cécile avec plus de politesse qu'à l'ordinaire; il croyait alors l'avoir subjuguée, et cette idée flattait extrêmement sa vanité. L'inquiétude qu'elle avait montrée était à ses yeux une preuve certaine de la passion qu'elle avait pour lui, et il attribuait son silence

à l'admiration, sa froideur à la crainte, et sa réserve à la modestie.

Excédée d'une impudence aussi manifeste, et irritée d'un triomphe que sa grossièreté et son impolitesse avaient si peu mérité, Cécile se fit violence pour ne pas quitter la table, et réfléchit avec peine à l'obligation où elle se trouvait de passer une partie si considérable de sa vie avec des gens pour lesquels elle avait le plus grand éloignement.

Après dîner, madame Harrel ayant parlé de lier une partie pour la soirée, et Cécile ayant refusé d'en être, le chevalier, avec une humilité affectée et d'un ton de suffisance qui paraissait redouter un refus, et témoignait en même-temps combien il s'en souciait peu, dit : quant à moi, je n'aurais pas non plus grande envie de sortir, si miss Beverley voulait permettre que j'eûsse l'honneur de prendre le thé avec elle. A ces mots, Cécile le regardant avec la plus grande surprise, lui répondit qu'elle avait des lettres à écrire, qui ne lui permettraient pas de

quitter sa chambre le reste de la journée. Le baronnet tirant sa montre, s'écria tout de suite : parbleu, cela est bien heureux ; cas je viens de me rappeler que j'étais engagé à l'autre extrêmité de la ville. Je l'avais parfaitement oublié.

Lorsque la compagnie fut partie, Cécile reçut un billet de madame Delvile, qui la priait de venir déjeûner le lendemain avec elle. Elle accepta sur-le-champ cette invitation, à laquelle elle n'était point préparée, et dont, après ce qu'elle avoit oui dire du caractère de cette dame, elle ne croyait pas devoir se promettre beaucoup d'agrément.

CHAPITRE IV.

Une partie de Famille.

LE lendemain matin, entre neuf et dix heures, Cécile se rendit à la place Saint-James. On l'introduisit dans la salle où M. Delvile vint la joindre bientôt. Après les complimens d'usage, prenant un air sérieux : miss Beverley, lui dit-il, j'ai défendu à mes gens de m'interrompre pendant le peu de minutes que j'ai à m'entretenir avec vous, avant que vous soyez présentée à madame Delvile. Alors la conduisant à un fauteuil, il s'assied lui-même dans un autre, et continue ainsi : J'ai appris que par l'indiscrétion d'un de vos admirateurs, il est arrivé samedi passé à l'opéra une aventure assez désagréable, qui ne peut qu'être très-alarmante pour une jeune personne qui pense aussi bien que vous. Or, me croyant intéressé à votre honneur, vous regardant comme ma pu-

pille, je pense qu'il est de mon devoir de m'informer du moins de cette partie de votre conduite, dont le public est instruit; car si l'on venait à découvrir que, tandis que vous êtes sous ma tutelle, vous eûssiez manqué aux lois de la décence et de l'honnêteté, on serait dans le cas de me le reprocher; et cette négligence me ferait tort.

Cécile, peu flattée d'un pareil exorde, lui répondit gravement, qu'elle présumait que l'affaire lui avait été présentée sous un faux jour. Ce n'est guères ma coutume, reprit-il, d'ajouter trop légèrement foi aux rapports qu'on me fait; en conséquence, permettez-moi que je m'informe dans le plus grand détail de ce qui s'est passé; après quoi, je vous dirai ce que j'en pense. Je commencerai d'abord par vous prier de m'apprendre à quel titre les deux gentilshommes en question (j'imagine du moins que par politesse on les honore de ce titre) se sont cru autorisés à se déclarer publiquement vos champions? Mes champions, monsieur, s'écria Cécile

fort étonnée. Ma chère amie, dit-il, avec une douceur qui cherhait à l'encourager, je sais que, pour une demoiselle de votre âge, il est difficile de répondre à cette question; mais avouez-moi la vérité. Je serais au désespoir de vous faire de la peine; et je veux, autant qu'il me sera possible, épargner votre modestie. Ainsi n'ayez nulle crainte; regardez-moi comme votre tuteur, et croyez que je suis parfaitement disposé à vous considérer comme ma pupille. Dites-moi donc franchement de quelle nature peuvent être leurs prétentions? A mon égard, monsieur, je puis vous déclarer qu'ils ne sauraient en avoir aucune. Je vois que vous êtes réservée, ajouta-t-il avec plus de douceur encore. Vous n'êtes point à votre aise avec moi; et lorsque je réfléchis à quel point je vous suis étranger, cela ne m'étonne plus: cependant prenez courage; il me paraît indispensable que vous me mettiez au fait de ce qui vous concerne; ainsi je vous prie de vous expliquer.

Cécile, toujours plus mortifiée par cette

condescendance humiliante, l'assura une seconde fois qu'il avait mal été informé; et quoiqu'il n'ajoutât aucune foi à cette assurance, il la loua de nouveau de sa réserve. Ils furent interrompus, à son grand contentement, par l'arrivée du fils de M. Delvile. Mortimer, lui dit son père, j'apprends que vous avez déjà eu l'avantage de voir cette jeune demoiselle. Oui, monsieur, répondit celui-ci. J'ai eu plus d'une fois ce bonheur; mais je n'ai jamais eu l'honneur de lui être présenté.

Miss Beverley, dit alors le père, permettez que je vous présente mon fils, sir Mortimer Delvile; et vous, Mortimer, souvenez- que miss Beverley est la pupile de votre pére; et ayez pour elle tout le respect qu'elle a le droit d'exiger de vous à ce titre. Je n'oublierai jamais, monsieur, répliqua-t-il, un ordre si conforme à mon inclination, et qu'elle avait déjà prévenu.

Sir Mortimer Delvile était d'une taille avantageuse, parfaitement bien fait; ses traits, sans être beaux ni réguliers, étaient

on ne peut pas plus expressifs; et ses manières ouvertes, sa façon noble et polie de se présenter, annonçaient l'éducation distinguée qu'il avait reçue, et la justesse de son esprit.

Ces premiers compliments finis, la conversation devint plus générale. Tout-à-coup M. Delvile se leva, et dit à Cécile : permettez, miss Beverley, que je vous quitte pour quelques instants; l'un de mes vassaux doit partir demain matin pour une de mes terres située au nord, et il y a deux ans qu'il attend une audience. Dans la supposition que mon fils ne serait pas engagé, je suis convaincu qu'il ne refusera pas de faire les honneurs de la maison jusqu'au moment où sa mère vous recevra. Après un signe gracieux de la main, il quitta l'appartement.

Mon père, dit le jeune Delvile, m'a chargé d'une commission qui, si je m'en acquittais avec autant de succès que de bonne volonté, serait parfaitement exécutée. Je suis bien fâchée, lui répondit Cécile, de m'être si fort trompée sur votre heure

de déjeûner ; cependant, que je ne vous gêne pas, je trouverai bien quelque part un livre, une gazette, ou quelque autre brochure, pour passer le temps jusqu'à ce que madame Delvile soit visible. Vous ne pourrez jamais me gêner, répondit-il, qu'en m'ordonnonant de quitter les lieux où vous êtes. Il y a long-temps que j'ai déjeûné ; et je reviens en ce moment de chez M. Belfield. J'ai eu le plaisir de le voir chez lui ce matin pour la première fois.—Et comment l'avez-vous trouvé, monsieur ? pas aussi bien qu'il croit l'être lui-même; il était de très-bonne humeur, entouré de ses amis, avec lesquels il s'entretenait gaiement. Mais j'ai remarqué aux changements fréquents de son visage, des signes de douleur et de souffrance, qui m'ont obligé, tout enchanté que j'étais de sa conversation, d'abréger ma visite, et de faire entendre à ceux qui étaient auprès de moi, que je croyais convenable de le laisser tranquile.—Avez-vous vu son chirurgien, monsieur ? non; mais le blessé m'a dit qu'il ne le panserait plus qu'une seule,

seule fois, qu'il se débarasserait ensuite de lui, et irait à la campagne..— Le connaissiez-vous, monsieur, avant cet accident?— Point du tout; mais le peu que j'en ai vu m'a fortement intéressé en sa faveur. Je l'avais rencontré au bal de M. Harrel, où sa conversation m'amusa beaucoup. Peut-être aussi que comme c'était le moment où j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois, j'étais trop content pour que rien me déplût. Il eut encore l'avantage de me trouver à l'opéra dans des dispositions aussi favorables; car je vous avais apperçue long-temps avant que d'avoir fait la moindre attention à lui. Je dois aussi avouer que le ressentiment qu'il témoigna me parut bien fondé. Excusez, je vous prie, si je me trompe; vous connaissez mieux que moi tous les détails de cette affaire; par conséquent, vous êtes plus en état de rendre compte de ce qui s'est passé.

Ici, il fixa ses regards sur Cécile d'un air de curiosité qui annonçait combien il desirait de s'éclaircir de sa façon de

penser sur le compte des deux antagonistes. Non, certainement, vous ne vous trompez pas ; jamais la grossièreté et l'impolitesse ne fournirent d'aussi justes raisons d'avoir de l'humeur. Comment, mademoiselle, s'écria-t-il, pouvez-vous être si sévère envers le chevalier ? — sévère ? non, monsieur ; je ne suis qu'équitable? —Equitable ? hélas ! pauvre baronnet... Un domestique étant entré à ces derniers mots, vint avertir Cécile que madame Delvile l'attendait pour déjeûner. M. Delvile étant de retour la prit par la main, et lui dit qu'il prétendait la présenter à sa femme ; l'assurant affectueusement, qu'elle en serait bien reçue.

Les cérémonies et l'étiquette qui avaient précédé cette entrevue, jointes à tout ce que Cécile avait entendu dire du caractère de madame Delvile, l'avaient tellement prévenue, qu'elle aurait desiré dans ce moment d'en être dispensée. Cependant elle s'arma de courage, et résolut de se conduire de façon à n'être pas confondue par cette supériorité fastueuse à laquelle elle s'attendait.

Madame Delvile était assise sur un sopha ; elle se leva à son approche. Dès que Cécile l'eut envisagée. toutes les impressions défavorables avec lesquelles elle était entrée dans son appartement, s'évanouirent. Cette dame avait près de cinquante ans ; et son teint, quoiqu'un peu pâle, conservait encore de sa fraîcheur. Ses yeux singulièrement beaux, donnaient une expression douce et spiritnelle à sa physionomie, et la régularité de ses traits que les années avaient respectés, annonçait non-seulement ce qu'elle avait été, mais inspirait encore l'admiration. Sa taille était majestueuse, son port noble, son abord imposant ; mais cet air de dignité, de supériorité même, auquel sa haute naissance et son mérite personnel lui donnaient droit de prétendre, était si heureusement tempéré par son bon sens et sa politesse éclairée, que malgré les préventions du public, elle était toujours sûre de captiver l'estime et l'amitié de ceux auxquels elle témoignait quelque prédilection.

La surprise et l'admiration que Cécile éprouva à la première vue furent réciproques. Madame Delvile, comptant trouver une jeune personne, ne s'attendait pas à rencontrer une figure aussi spirituelle, ni des manières aussi engageantes que celles de Cécile : également étonnées et satisfaites l'une de l'autre dès le premier coup-d'œil, elles sentirent naître en même-temps le desir d'une liaison plus intime.

J'ai promis à miss Beverley, madame, dit M. Delvile à sa femme, que vous la recevriez avec bonté ; et il est inutile de vous rappeler que mes promesses ont toujours passé pour sacrées. Je me flatte que vous n'avez pas aussi promis, répliqua-t-elle sur-le-champ, que je vous recevrais avec bonté ; car je sens dans ce moment une grande envie de vous quereller. Pourquoi cela, madame ? Pour n'avoir pas procuré à cette aimable personne et à moi le moyen de nous voir plutôt. Je regrette à présent tout le temps qui s'est écoulé sans que j'aye eu

l'avantage de la connaître. Cécile répondit modestement à ce compliment flatteur; et la façon aisée dont elle s'énonça, ajouta encore à l'impression favorable que son abord avait faite.

Je dois vous prier, madame, dit M. Delvile, lorsque nous vous aurons quittée mon fils et moi, de vouloir bien passer une demi-heure avec mademoiselle, pour vous informer d'elle-même de ce qui a donné lieu à la scène de samedi à l'opéra. Je n'ai malheureusement pas le loisir nécessaire pour cela; plusieurs engagements rempliront ma matinée. Je suis sûr que vous accepterez avec empressement cette commission; car je sais que vous desirez aussi sincèrement que moi, que la minorité de miss Beverley se passe sans qu'on ait aucun reproche à lui faire. Non-seulement sa minorité, s'écria le jeune Delvile avec chaleur, mais sa maturité et encore sa vieillesse seront sans reproche, et obtiendront l'estime et l'approbation générales. Je l'espère aussi, répliqua M. Delvile, et j'étends mes vœux à

toutes les époques de sa vie : cependant c'est celle de sa minorité pour laquelle je suis obligé de faire plus que de simples vœux ; car mon honneur et ma réputation s'y trouvent intéressés ; mon honneur, en ce que je l'ai engagé au doyen son oncle, en lui promettant de veiller sur la conduite de sa nièce ; et ma réputation, en ce que tout le monde connaît les titres qu'elle a à ma protection.

Je ne veux faire de questions, dit madame Delvile, en se tournant vers Cécile avec une douceur et une bonté qui réparaient en quelque façon ce que la fierté de son mari avait de choquant, qu'après avoir trouvé le secret de convaincre miss Beverley que l'attachement que je lui ai voué, mérite qu'elle y réponde.

Vous voyez, mademoiselle, dit M. Delvile, le peu de raison que vous aviez d'avoir peur de nous. Madame Delvile n'est pas moins disposée que moi en votre faveur, et tout aussi empressée à vous obliger. Tâchez donc de surmonter votre timidité, et soyez parfaitement à votre

aise avec nous. Venez nous voir souvent; plus vous nous connaîtrez, et moins vous nous craindrez. Quelle pourrait être la crainte de miss Beverley, reprit madame Delvile ? Elle ne saurait en avoir d'autre que celle de nous rendre sa présence si nécessaire, que nous solliciterons trop souvent cette faveur.

Je vous prie, mon fils, ajouta M. Delvile, dites-moi le nom de l'antagoniste du chevalier Floyer, je l'ai absolument oublié. — Belfield, monsieur. — Justement, c'est un nom qui m'est tout-à-fait inconnu ; ce qui n'empêche pas que ce ne puisse être celui d'un fort honnête-homme. Il me paraît singulier qu'il ait osé entrer en concurrence aveo le chevalier Robert Floyer, qui est gentilhomme, riche, allié à des gens de condition. Ce n'est pourtant pas que je sois prévenu en sa faveur : je veux préalablement être parfaitement instruit de toutes les particularités de cette affaire ; étant d'autant plus porté à user de prudence avant de prononcer, que miss Beverley a trop de bon

sens pour que j'aye à craindre que le conseil que je lui donnerai à cet égard lui soit inutile, et qu'elle n'en fasse pas tout le cas qu'il mérite. — Je l'espère, monsieur; mais quant à ce qui s'est passé à l'opéra, je ne crois pas être dans le cas de vous en demander aucun.

Si votre résolution, dit-il gravement, est prise d'avance, le doyen votre oncle m'a confié des soins très-inutiles; mais si vous êtes encore indécise, je ne pense pas que vous fîssiez mal de me consulter. En attendant, je me bornerai à vous exhorter à réfléchir que M. Belfield est un homme que personne n'a jamais ouï nommer, et qu'une alliance avec le chevalier Robert Floyer serait très-honorable pour vous. En vérité, monsieur, répliqua Cécile, vous êtes tout-à-fait dans l'erreur; je crois que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne pense à moi. Ils ont donc choisi s'écria le jeune Delvile en riant, un moyen bien extraordinaire de prouver leur indifférence!

Les affaires du chevalier Floyer, conti-

nua M. Delvile, sont, il est vrai, un peu en désordre, si j'en crois ce qu'on m'en a dit; mais il a des terres considérables, et votre fortune les aurait bientôt dégagées de tout embarras. Une pareille alliance serait donc pareillement avantageuse à l'un et à l'autre: mais que résulterait-il d'un mariage avec une personne telle que M. Belfield? Il est sans naissance; peut-être seriez-vous peu scrupuleuse sur cet article, s'il était riche; mais comme je sais qu'il ne l'est pas, je ne conçois guère ce qui peut le rendre recommandable. A mes yeux, monsieur, rien, répliqua Cécile. — Et aux miens, s'écria le jeune Delvile, presque tout. Il a de l'esprit, du courage et du jugement, des talents propres à le faire admirer, et des qualités qui me paraissent mériter l'estime des honnêtes gens.

Vous vous exprimez avec chaleur, reprit madame Delvile; cependant, si son caractère est tel que vous le présentez, il mérite l'intérêt que vous lui témoignez. Sauriez-vous quelques particularités de sa

conduite? Peut-être pas assez, madame, répondit-il, pour justifier pleinement mes louanges : c'est un de ces hommes dont la première vue gagne subitement le cœur, et laisse ensuite à la réflexion le temps de faire des observations. Me permettrez-vous, madame, lorsqu'il sera entièrement rétabli de vous le présenter? Certainement, dit-elle en souriant ; prenez garde pourtant que votre recommandation ne fasse tort à votre discernement. Cet enthousiasme, auquel vous n'êtes que trop sujet, s'écria M. Delvile, n'est propre qu'à vous causer des chagrins. Je vous l'ai dit, Mortimer, vous négligez les liaisons que je vous recommande, et qu'un peu d'attention pourrait vous rendre utiles et honorables; et vous témoignez le plus grand empressement à en former d'autres qui ne sauraient vous faire honneur auprès des gens d'un certain rang : loin de vous être de la moindre utilité, elles n'aboutissent qu'à vous causer de la dépense, et à vous susciter des affaires désagréables. Vous êtes

actuellement dans un âge à vous corriger de ce défaut ; réfléchissez donc sérieusement à ce que vous êtes, et ne vous dégradez plus en vous liant au hasard avec le premier aventurier de quelque apparence que vous trouvez dans votre chemin.

J'ignore, monsieur, répondit-il. comment M. Belfield peut mériter le titre d'aventurier. J'avoue qu'il n'est pas opulent, mais il est d'une profession où des talents tels que les siens conduisent à la fortune. Si je trouve en lui un homme d'honneur et de mérite, attendrai-je qu'il soit riche pour l'estimer ?

Mortimer, dit M. Delvile en l'interrompant, qu'il soit ce qu'il voudra ; il suffit que nous sachions tous qu'il ne saurait devenir homme de qualité, pour qu'il soit décidé qu'il ne peut être une liaison décente pour Mortimer Delvile. Si vous pouvez lui rendre quelques services, vous ferez bien, et je vous en louerai. Il est digne d'un homme de votre naissance d'obliger, et de contribuer au bien général de la société : mais que l'intérêt que vous

prenez aux autres ne vous fasse jamais oublier ce que vous vous devez à vous-même, ainsi qu'à l'ancienne et honorable maison dont vous descendez.

Ne saurions-nous, s'écria madame Delvile, entretenir miss Beverley que de nos propres affaires et de préceptes de famille? C'est à moi, dit le jeune Delvile en se levant, à demander excuse à mademoiselle de les avoir occasionnées : il quitta l'appartement; et M. Delvile se levant aussi pour s'en aller, dit à Cécile : ma chère, je vous laisse avec madame Delvile, je suis sûr qu'elle sera fort aise de savoir votre histoire : ainsi parlez-lui à cœur ouvert.

Il sortit en finissant ces mots, et laissa Cécile plus à son aise; car sa fierté et sa politesse l'humiliaient également. Les hommes, lui dit madame Delvile, ne comprènent point la peine qu'une personne de notre sexe qui pense délicatement, a de se prêter à des explications de cette nature. J'en suis trop bien instruite pour vouloir l'exiger. Ainsi nous n'en aurons ensemble que lorsque nous nous connaî-

trons

trons mieux. Alors, si vous ne craignez pas de me favoriser de quelque confidence, vous pouvez compter sur les meilleurs conseils qu'il me sera possible de vous donner, et sur tous les services qui dépendront de moi. — Vous me faites, madame, beaucoup d'honneur ; cependant, je ne crains pas de vous assurer qu'il n'est ici question d'aucune espèce d'explication. Fort bien, fort bien, pour le présent, répartit madame Delvile. Je suis contente de cette réponse ; j'espère que dans la suite vous aurez plus de franchise. Votre air m'en donne l'assurance, et je me flate que mon amitié vous portera à tenir ce qu'il promet. — Votre amitié m'honorera toujours autant qu'elle m'enchante ; et de quelque nature que puissent être vos questions, je serai dans tous les temps prête à y satisfaire : mais réellement, madame, quant à cette affaire... Ma chère miss Beverley, dit madame Delvile en l'interrompant, d'un air qui témoignait combien elle doutait de ce qu'elle venait de dire, il est rare que l'on risque sa vie à propos de rien et

sans espoir de récompense. Mais n'en parlons plus. Je me flatte que vous me ferez l'honneur de me voir, et que nous oublierons l'une et l'autre le peu de temps qu'il y a que nous nous connaissons.

Cécile voyant que sa résistance ne servait qu'à faire naître de nouveaux soupçons, céda pour le moment; convaincue qu'avant peu on connaîtrait la vérité, et que tout s'éclaircirait. Sa visite n'en fut pas pour cela plus courte. L'inclination subite qu'avaient produite chez elle la figure et les manières de madame Delvile, devint bientôt une amitié respectueuse. Elle la trouva spirituelle, instruite, pensant noblement, douée naturellement de talents supérieurs, perfectionnés dans l'étude et l'éducation, et ornés de toute l'élégance que donne l'usage du monde. Il est vrai qu'on appercevait en elle une teinte de cette fierté qui régnait chez son époux. Mais elle était si fort mitigée par la politesse, et si bien voilée par la douceur, que son caractère en tirait un nouveau lustre, et que ses manières n'en étaient que plus agréables.

On n'était jamais embarrassé avec une telle femme, à trouver des sujets de conversation, ni à la rendre intéressante. Cécile fut si contente de la sienne, qu'en prenant congé de madame Delvile, elle accepta de bon cœur l'invitation que lui fit sa nouvelle amie de dîner chez elle trois jours après. Celle-ci, de son côté, promit de lui rendre sa visite avant ce temps.

CHAPITRE VII.

Une Proposition.

CÉCILE trouva madame Harrel très-impatiente de savoir comment elle avait passé la matinée, et très-persuadée qu'elle ne quitterait la maison Delvile que bien déterminée, à moins que la nécessité ne l'y forçât, à ne les voir que le moins possible. Elle fut bien surprise, lorsque son amie l'assura qu'elle avait été enchantée de madame Delvile, dont les qualités aimables réparaient amplement la fierté de son mari; que si elle avait quelque raison de se plaindre de sa visite, c'est qu'elle eût été trop courte, et qu'elle s'était bien promis de ne pas tarder à la réitérer. Madame Harrel parut blessée de ces louanges; et Cécile qui avait reconnu dans ses trois tuteurs une disposition marquée à la haine et à la jalousie, n'insista pas plus long-temps.

A dîner, le chevalier Robert Floyer vint, suivant sa coutume, se mettre à table auprès d'elle ; il redoublait tous les jours d'assiduité ; mais ce jour-là, au lieu de rester, ainsi qu'il le faisait ordinairement, aussi long-temps que les autres convives, il se retira avant que les dames eussent quitté la table ; et dès qu'il fut sorti, M. Harrel pria Cécile de lui accorder un moment d'audience en particulier. Ils passèrent ensemble dans une chambre voisine ; et après s'être fort étendu sur le mérite du chevalier, il l'informa qu'il l'avait expressément chargé de lui offrir sa main et sa fortune. Cécile, qui se doutait d'avance du sujet de cet entretien, sans entrer dans aucun détail, le pria de dire au baronnet qu'elle lui était très-obligée de l'honneur qu'il lui faisait, mais qu'elle le refusait absolument. M. Harrel lui répartit en riant, que cette réponse était très-bonne pour un commencement ; que cependant, elle serait déplacée après une première déclaration. Cécile l'ayant assuré qu'elle n'en ferait jamais d'autre, il lui

demanda avec autant de surprise que de mécontentement, les raisons de ce refus. Elle crut qu'il suffisait de lui dire que le chevalier ne lui plaisait pas. Il la badina beaucoup, en l'assurant qu'il n'en croyait pas un mot, d'autant plus que c'était un homme qui plaisait généralement à toutes les femmes; qu'il était impossible qu'elle trouvât un meilleur parti, quant à la fortune, à la figure et au rang qu'il tenait dans le monde; que cette alliance serait généralement approuvée, et qu'elle était absolument maîtresse des conditions; qu'il s'en remettait à elle, et lui ferait tous les avantages qu'elle pourrait desirer.

Cécile le pria de vouloir bien se contenter de la réponse qu'elle venait de lui faire, et à laquelle il lui était impossible de rien changer, et de lui épargner de nouveaux soins qui lui seraient inutiles, puisque le chevalier n'était absolument point de son goût. Pourquoi donc, dit-il, avez-vous témoigné un si grand intérêt pour lui à l'opéra? Il n'y a personne à Londres qui ne soit convaincu que vous

êtes prévenue en sa faveur. — J'en suis très-fâchée ; ma crainte ne venait que de la surprise, et n'avait pas plus trait au chevalier qu'à M. Belfield. Il lui répondit qu'on ne le croirait jamais : que l'on regardait son mariage avec le baronnet comme une affaire arrangée ; et il finit par l'assurer que, malgré l'ordre formel qu'elle lui donnait d'informer, sans perdre de temps,et en termes exprès, le chevalier, de sa résolution, il se garderait bien de lui donner une réponse décisive, qu'elle n'eût eu le temps nécessaire pour y réfléchir sérieusement. Cécile fut extrêmement mortifiée de son obstination, et encore plus affligée que son imprudence eût donné lieu de croire qu'elle était prévenue pour un homme qui lui devenait tous les jours plus insupportable.

Tandis qu'elle réfléchissait aux moyens de dissiper cette erreur, et de se débarrasser tout-à-fait de ces sollicitations importunes, M. Monckton arriva ; et s'il fut charmé de la trouver seule, elle n'eut pas moins de plaisir de pouvoir l'entretenir

sans témoins. Il eut bientôt démêlé sur son visage l'agitation de son âme et, après des assurances d'estime et d'amitié, il lui demanda la permission de lui parler librement. Elle lui répondit qu'il ne pourrait lui faire un plus grand plaisir. Qu'il me soit permis, lui dit-il, de vous demander si la crainte que j'avais, lorsque vous quittâtes la province de Suffolck, de l'influence du séjour de Londres sur vos sentiments, n'était pas fondée, et si vous avez la même confiance aujourd'hui que vous montriez alors.

Lorsque je vous déclare, répliqua Cécile, que votre question ne me fait aucune peine, je crois y avoir suffisamment répondu; car si je m'étais apperçue du moindre changement, elle ne pourrait que me chagriner et m'embarrasser Bien loin cependant de me trouver exposée au danger dont vous me menaçâtes, d'*oublier Bury, ses habitants et ses environs*, ce sont encore les seuls objets dont je m'occupe avec plaisir, puisque Londres, loin de m'enchanter, n'a pas même répondu à

mon attente. Comment cela, s'écria M. Monckton d'un air satisfait. Ce n'est pas la ville en elle-même, répartit-elle, ni sa magnificence, ni ses amusements qui me paraissent inépuisables; mais ces différent objets, quoique très-nombreux, sont bien futiles et peu attrayant, considérés comme des sources de félicité: par conséquent, si j'ai été trompée dans mon attente, il ne faut pas en chercher la cause bien loin; c'est plutôt la faute de ma position que celle de Londres. — Serait-il possible qu'elle vous fût désagréable? — Vous en jugerez vous-même, lorsque vous saurez que, depuis le moment où j'ai quitté votre maison, jusqu'à celui où j'ai eu de nouveau le bonheur de m'entretenir avec vous, je n'ai pas trouvé une seule société, une seule conversation, ou une seule liaison à laquelle l'amitié ou l'inclination ait eu la moindre part, et où mon cœur ait pris le plus petit intérêt. Elle lui fit alors un détail de sa façon de vivre, lui dit combien la dissipation de la famille Harrel était peu de son goût, et

s'étendit fort au long sur le chagrin qu'elle avait ressenti du changement qui s'était fait dans les mœurs et dans la conduite de sa jeune amie. Si j'avais, ajouta-t-elle, rencontré en elle la compagne que je m'étais flatée de retrouver; celle dont je venais récemment de me séparer, et dont j'espérais que la société m'aiderait à me consoler de votre perte et de celle de madame Charlton, je me serais bien gardée de me plaindre; les lieux qui m'ennuient actuellement, m'auraient été peut-être agréables; et tout ce qui me paraît ici une dissipation frivole, aurait vraisemblablement pris une apparence de variété et de plaisir. Mais quand le cœur est sans intérêt, tout languit et devient insipide. Accoutumée, comme je le suis depuis long-temps, à penser que l'amitié est le premier des biens de cette vie, et une société douce et cordiale, la plus grande satisfaction qu'on puisse trouver, je ne saurais supporter un état d'indifférence et d'apathie, ni m'accoutumer à former des liaisons, sans m'embarrasser de les conserver, ou sans qu'elles

m'inspirent la moindre estime. Il m'est impossible de chercher et de goûter les plaisirs de la société, si je ne partage avec une amie les moments donnés à la retraite.

M. Monckton, qui entendit ces plaintes avec une secrète joie, loin de chercher à adoucir son mécontentement, ou à le dissiper, fit tous ses efforts pour l'entretenir et l'augmenter, en lui retraçant adroitement son ancienne manière de vivre, et lui rappelant avec adresse le changement qu'elle avait été obligée d'y apporter : changement, continua-t-il, qui, quoiqu'il absorbe une partie de votre temps, et ne contribue en rien à votre félicité, pourrait peut-être, à la fin, devenir une habitude et un besoin.

Ces soupçons, monsieur, reprit Cécile, me mortifient beaucoup. Quoi! lorsque loin de me trouver satisfaite, vous n'entendez que des plaintes de ma part, est-il possible que vous les conserviez encore? C'est, reprit-il, que votre constance n'a pas été assez long-temps éprouvée, et qu'il n'y a rien au monde avec quoi le temps ne

vienne enfin à bout de nous réconcilier. Je ne redoute aucune épreuve, dit-elle ; cependant, pour vous convaincre que je ne présume pas trop de moi-même, apprenez que, depuis plus d'un mois, j'ai passé presque toutes les soirées au logis, et sans aucune compagnie.

Ces éclaircissements furent très-agréables pour M, Monckton : le peu de goût que Cécile montrait pour les amusements qui se présentaient à elle, soulagea beaucoup les craintes qu'il avait qu'elle ne formât quelque liaison nuisible à ses intérêts. Il fut rassuré, non-seulement pour le présent, mais encore il sut où il pourrait la trouver par la suite.

Il lui parla ensuite du duel, la mit adroitement sur le chapitre du chevalier Floyer, et fit si bien qu'elle s'exprima à cœur ouvert. Il eut encore, à cet égard, sujet d'être satisfait ; car le dégoût qu'elle lui témoigna pour le baronnet, se trouva absolument tel que la connaissance qu'il avait de son caractére le lui avait fait présumer ; et elle dissipa entièrement ses soupçons

soupçons relativement à la querelle de l'opéra. Elle lui apprit qu'elle avait craint de l'avoir occasionnée pour avoir accepté les offres de M. Belfield, au même moment où elle avait témoigné son éloignement pour celles du chevalier.

Sa confiance alla même encore plus loin; car elle lui fit part de la conversation qu'elle venait d'avoir avec M. Harrel, et le pria de lui dire comment elle devait s'y prendre pour se débarrasser par la suite, de ses importunités. Je crains, à présent, dit-elle, le chevalier autant que je le hais, et je tremble à chaque instant de lui laisser voir l'aversion qu'il me cause. Il faut absolument que je quitte la maison de M. Harrel, où il a toute liberté, et où il peut venir quand il lui plaît.

Vous ne sauriez rien desirer de plus raisonnable; en ce cas, voudriez-vous revenir en province? — Cela ne dépend pas encore de moi; je suis obligée de demeurer chez l'un de mes tuteurs jusqu'au temps où je serai majeure. Aujourd'hui, j'ai vu madame Delvile, et.... Madame Del-

vile ! reprit M. Monckton, en l'interrompant d'un air de surprise ; sûrement vous ne pensez pas habiter avec cette famille ? — Que pourrais-je faire de mieux ? Madame Delvile est une femme charmante, et sa conversation d'un seul jour me procurerait plus d'agrément et plus d'instruction que je n'en aurais pendant une année entière dans cette maison. — Parlez-vous sérieusement ? et pensez-vous réellement à prendre ce parti ? — Il est certain que je le desire ; je ne sais cependant encore s'il est pratiquable. Je dîne jeudi chez elle ; et alors, si cela m'est possible, je chercherai à sonder ses dispositions. Est-il croyable que miss Beverley puisse desirer d'habiter une pareille maison ? M. Delvile n'est-il pas le plus vain, le plus haut, le plus suffisant de tous les hommes ? Et sa femme n'est-elle pas la plus orgueilleuse de toutes les personnes de son sexe ? Cette famille n'est-elle pas odieuse à tout l'univers ?

Vous m'étonnez, répliqua Cécile ; certainement on vous l'a peinte d'une façon

exagérée. J'avoue que M. Delvile mérite qu'on tourne en ridicule son affectation de supériorité; mais sa femme ne doit pas être confondue avec lui, et partager un pareil reproche. Nous avons passé toute la matinée ensemble ; et quoique très-prévenue contre elle, je ne me suis point apperçue que sa fierté fût déplacée; il m'a semblé au contraire qu'elle n'avait que celle qu'autorisent sa situation et sa naissance. —Avez-vous été souvent chez elle, et connaîtriez-vous aussi le fils ? —Je l'ai vu trois ou quatre fois. — Et qu'en pensez-vous ? — Je ne le connais pas assez pour pouvoir en bien juger. — Mais, d'après son extérieur, que vous en semble-t-il ? ne découvrez-vous pas déjà en lui l'arrogance et l'insolence altière de son père ? — Oh ! non certainement. Bien loin de là, son âme paraît noble et généreuse ; le mérite a pour lui les plus grands attraits, et il ne manque jamais de l'accueillir et de le protéger.

Que vous êtes crédule, ma chère miss! Vous venez de faire votre portrait, en

croyant faire le sien. Je vous conseille d'éviter soigneusement toute cette famille, vos liaisons avec elle ne sauraient être que pénibles et ennuyeuses. Tel le père se montre au premier moment, tels au bout de quelques entrevues la mère et le fils vous paraîtront. Ils sortent de la même souche, et ont hérité du même amour-propre. Craignez, si vous allez vous établir chez eux, d'être en butte à leur insolence réunie, et d'éprouver plus de chagrins que vous n'en avez ici.

Cécile prit de nouveau vivement leur parti, et essaya de les défendre; mais les assertions de M. Monckton furent si positives, et il persista avec tant de constance dans ses insinuations défavorables, qu'il lui persuada à la fin qu'elle en avait jugé avec trop de précipitation; et, après l'avoir remercié de son conseil, elle lui promit qu'elle ne prendrait aucune mesure relative à son changement d'habitation, qu'après l'avoir consulté.

C'était précisément ce qu'il souhaitait; rassuré par la certitude qu'il venait d'ac-

quérir, que le crédit qu'il avait eu précédemment sur son esprit n'était nullement altéré, et que son cœur était encore libre, il fit tomber la conversation sur des sujets plus gais et plus généraux; observant judicieusement de ne point la dégoûter par des préceptes ennuyeux, ni de l'allarmer par des craintes ou des inquiétudes. Il ne la quitta que lorsque la soirée fut fort avancée, et revint chez lui amplement dédommagé des anxiétés qu'il avait éprouvées, par les consolations que cette longue et satisfaisante conversation lui avait procurées; tandis que Cécile, de son côté, charmée d'avoir passé la matinée avec sa nouvelle connaissance, et la soirée avec son ancien ami, fut se coucher plus contente de la manière dont son temps avait été employé ce jour-là, qu'elle ne l'avait encore été depuis son arrivée de la province de Suffolck.

CHAPITRE VIII.

Un Tête-à-Tête.

Les deux jours suivants s'écoulèrent sans qu'il lui arrivât rien d'extraordinaire, à l'exception d'un peu de mécontentement que lui occasionna la conduite du chevalier, qui conservait son air avantageux, et paraissait plus assuré que jamais de l'heureuse réussite de ses soins. Elle ne pouvait attribuer cette présomption qu'aux encouragements officieux de M. Harrel ; en conséquence, elle prit le parti de chercher plutôt que d'éviter une explication avec lui. Elle eut, dans ces entrefaites, la satisfaction d'apprendre de M. Arnott, toujours empressé à l'obliger, que la santé de M. Belfield était parfaitement rétablie.

Le jeudi, pour s'acquitter de sa promesse, Cécile retourna chez son tuteur.

On la fit entrer, en attendant le dîner, dans le salon, où elle ne trouva que le jeune Delvile qui, après l'avoir saluée, lui demanda si elle avait eu depuis peu des nouvelles de M. Belfield. Pas plus loin que ce matin, répondit-elle, on m'a appris qu'il était parfaitement rétabli. Seriez-vous retourné chez lui, monsieur? — Oui, mademoiselle, deux fois. — Et vous a-t-il paru bien? — J'ai cru, répliqua-t-il en hésitant un instant, et je crois encore que l'intérêt que vous prenez à sa santé serait seul capable d'opérer sa guérison. Oh! s'écria Cécile, je me flate que les remèdes dont il fait usage ont bien plus de vertu; mais j'appréhende qu'on ne m'ait mal informée; car il me paraît que vous ne le jugez pas guéri. Vous ne devez pas, repliqua-t-il, blâmer ceux qui vous ont fait ce rapport : ils n'ont eu d'autre but, par cette feinte, que votre satisfaction et votre tranquillité; et je me garderais bien à mon tour, de contrarier leurs vues, si je ne redoutais que la convalescence de M. Belfield ne fût retardée

par l'erreur dans laquelle je m'obstinerais à vous laisser. — Quelle erreur, monsieur ? je ne saurais vous comprendre. Comment sa convalescence pourrait-elle être retardée ? Ah ! madame, reprit-il en souriant, quel est le risque auquel on ne s'exposerait pas de bon cœur, si l'on était sûr de faire naître une pareille inquiétude ?
J'ignore, monsieur, répliqua Cécile extrêmement surprise, ce qui peut vous faire supposer que j'aye un pareil crédit ; et j'ai peine même à imaginer qu'on ait cherché à me tromper.

Cécile s'apperçut alors, à son grand étonnement, qu'elle se trouvait, par rapport à M. Belfield, dans la même position où elle avait été trois jours auparavant à l'égard du chevalier. Elle allait commencer un éclaircissement, lorsque Madame Delvile qui survint, mit fin à leur conversation. Cette dame l'accueillit avec la politesse la plus flatteuse, lui demanda excuse d'avoir tardé si long-temps à lui rendre sa visite, et l'assura que, si

elle n'avait pas été indisposée, elle n'y aurait sûrement pas manqué.

On vint, peu après, les avertir qu'on avait servi, et Cécile ne fut pas fâchée d'apprendre que M. Delvile ne dinait pas au logis. Elle passa la journée fort agréablement; les visites ne les importunèrent point, et il ne fut pas question entr'elles de discussions pénibles. On ne dit pas un seul mot du duel ni des deux antagonistes; elle ne fut point tourmentée par des éloges affectés, ni fatiguée par une affabilité humiliante.

Cette longue visite confirma Cécile dans la bonne opinion qu'elle avait conçue de la mère et du fils. Elle trouvait chez l'un et l'autre le mérite et les talents réunis à l'agrément que donne l'usage du monde. Enchantée de leur caractère, elle regrettait que les préjugés de M. Monckton, et l'engagement qu'elle avait pris de le consulter, l'empêchassent d'essayer sur-le-champ si son desir d'habiter dans cette maison pourrait s'exécuter.

Il était onze heures lorsque ces dames

se séparèrent. Madame Delvile, en remerciant sa jeune amie de la journée agréable qu'elle lui avait fait passer, l'assura qu'elle lui rendrait bientôt sa visite, et qu'elle espérait, par un commerce réciproque, acquérir assez de droits à sa confiance pour s'acquitter de la commission dont son tuteur l'avait chargée.

Fin du deuxième livre.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Une Ressource.

Lorsque Cécile rentra, elle trouva monsieur et madame Harrel qui attendaient avec inquiétude M. Arnott, et qui arriva un moment après. Ils voulaient l'engager à les débarrasser d'un créancier très-importun, et à leur prêter trois ou quatre cents livres pour éviter ses poursuites. M. Arnott se prêta à tout ce qu'on exigeait de lui. Cécile, révoltée qu'on abusât avec tant d'indécence de sa bonté et de sa facilité, pria madame Harrel de passer avec elle dans la chambre voisine; et après avoir fermé la porte, elle lui dit : empêchez, je vous prie,

ma chère amie, que votre digne frère ne soit la victime de son bon cœur, et permettez que dans cette conjoncture, ce soit moi qui rende ce service à M. Harrel; il n'y a aucun inconvénient à me faire avancer cette somme; et je serais au désespoir que M. Arnott, qui fait un si noble usage de son argent, fût obligé d'en emprunter à des conditions onéreuses. Vous êtes on ne peut pas plus obligeante, lui répondit madame Harrel; je vais les trouver tout de suite, et leur en parler : cependant, que ce soit vous ou lui qui prêtiez cette somme, M. Harrel m'a assuré qu'il ne tarderait pas à la rendre.

Elle revint alors leur communiquer cette proposition. M. Arnott ne voulait pas absolument qu'on l'acceptât; le mari, au contraire, préférait ce dernier parti, assurant que, comme il était très-sûr de pouvoir rembourser tout de suite cette somme, il était indifférent que ce fût l'un ou l'autre qui la lui avançât. Il y eut un combat de politesse et de générosité entre Cécile et M. Arnott; mais, comme elle

elle était décidée à ne point céder, elle l'emporta à la fin, et il fut convenu qu'elle se rendrait le lendemain matin dans le quartier de la cité, afin que M. Briggs, qui pouvait seul disposer de la fortune de la pupille, ses autres tuteurs ne se mêlant jamais de ce qui concernait ses intérêts pécuniaires, lui remît cet argent.

Cécile ne put s'empêcher de réfléchir avec une nouvelle surprise à la légèreté ruineuse de M. Harrel, et à l'aveugle sécurité de sa femme : elle apperçut tout le danger de leur situation, et dans la conduite de M. Harrel, l'égoïsme le plus condamnable, l'injustice la plus criante envers ses créanciers, une indifférence criminelle à l'égard de ses amis, qu'il n'avait aucun scrupule d'incommoder. Ces considérations lui ôtaient tout desir de l'obliger ; ce ne fut que la pitié et l'indignation qu'elle ressentit en voyant combien l'on abusait de la facilité et de la bienfaisance de M. Arnott, qui la portèrent à le secourir dans cette circonstance. Elle résolut pourtant, aussi-tôt

qu'il se serait tiré de ce mauvais pas, de s'efforcer une seconde fois de déssiller les yeux de son amie, de lui retracer les maux dont elle était menacée, et de la presser d'employer tout le crédit qu'elle avait sur l'esprit de son mari, tant par son exemple que par ses conseils, pour le résoudre à diminuer sa dépense, avant qu'il fût trop tard, pour prévenir leur ruine totale. Elle voulut aussi profiter de la circonstance; et, outre l'argent nécessaire pour payer cette dette, elle se proposa encore d'en demander assez pour acquiter le compte du libraire, et exécuter le projet qu'elle avait formé en faveur de la pauvre famille Hill.

Le lendemain, en allant chez M. Briggs, Cécile fut arrêtée dans sa route par la foule du peuple qui se précipitait dans les rues où elle passait, pour voir des criminels qu'on conduisait au supplice; elle fut même forcée d'entrer dans une maison, en attendant que son laquais lui eût fait avancer une chaise.

Il ne tarda pas à revenir; mais au même

moment où elle voulait sortir, un homme qui entrait avec empressement, se rangeant pour la laisser passer, s'écria tout-à-coup : miss Beverley! et après l'avoir fixé, elle reconnut le jeune Delvile. Je ne saurais m'arrêter un moment, lui dit-elle, descendant à la hâte de l'escalier; je crains que la foule n'empêche ma chaise d'avancer, et ne lui ferme le passage. Refuserez-vous avant de partir, ajouta-t-il en lui présentant la main, de me faire part des nouvelles que vous avez apprises? Des nouvelles! reprit-elle : je n'en ai appris aucune. Vous ne cherchiez donc qu'à me plaisanter, relativement à ces offres officieuses que vous avez si bien fait de refuser? — Je ne sais de quelles offres vous voulez parler. — J'avoue qu'elles étaient superflues, et il n'est par conséquent point étonnant que vous les ayez oubliées. Où voulez-vous que vos porteurs vous mènent? — Chez M. Briggs. Mais je ne conçois point ce que vous voulez dire.

Cécile, très-étonnée de cette courte et inintelligible conversation, aurait de-

siré le rappeler pour le faire expliquer plus clairement ; mais la foule augmentait si fort à chaque instant, qu'elle n'osa s'arrêter plus long-temps. Elle eut assez de peine à gagner les rues voisines ; ce qui venait de se passer l'occupait au point que, lorsque ses porteurs s'arrêtèrent devant M. Briggs, elle avait presque oublié le motif qui l'y amenait.

Le petit laquais, qui vint à la porte, lui dit que son maître y était, mais que l'état de sa santé ne lui permettrait pas de voir personne. Elle le pria de l'avertir qu'elle avait à lui parler d'affaire, et que, s'il ne pouvait la voir a présent, il eût la complaisance de lui indiquer le moment où il serait en état de la recevoir. Le laquais de retour, lui dit qu'elle pourrait revenir le jour de la semaine suivante qui lui conviendrait le mieux.

Cécile, persuadée qu'un aussi long délai lui ferait absolument perdre le mérite de ses bonnes intentions, prit le parti de lui écrire. Pour cet effet, elle entra dans la salle, et demanda une plume et de

l'encre. Le petit laquais, après l'avoir fait attendre quelque temps dans un appartement sans feu, lui apporta une plume et un peu d'encre dans une soucoupe cassée, en lui disant : mon maître vous prie de ne la pas prodiguer.

Il revint au bout de quelques minutes, et lui apporta une ardoise, en place de papier, et un morceau de plomb, en guise de crayon, disant : mademoiselle, mon maître dit que vous n'avez qu'à écrire là-dessus ; car il pense que vous n'avez rien de bien important à lui mander.

Cécile, très-surprise de cette avarice sordide, fut obligée de se conformer à ses intentions. Elle écrivit donc sur l'ardoise, pour lui demander comment le reçu qu'elle lui ferait des six cents livres qu'elle le priait de lui avancer, dans le moment, devait être conçu, et comment elle devait s'y prendre pour le lui faire parvenir.

Le petit garçon ayant porté l'ardoise, revint tout effaré, et levant les mains

au ciel : Oh, mademoiselle, il se passe de belles choses là-haut ! mon maître est en fureur ; il va descendre dès qu'il sera habillé. Garde-t-il le lit ? il ne se lève pas sans doute pour moi Non, mademoiselle, il ne garde pas le lit ; seulement il ne saurait paraître dans l'état où il se trouve ; car toutes les fois qu'il reste seul à la maison, il est dans un terrible négligé. M. Briggs parut presqu'aussi-tôt dans le déshabillé le plus dégoûtant ; sa barbe noire n'ayant pas été faite depuis plusieurs jours, était longue et sale ; il avait une emplâtre de papier gris sur le nez et une seconde sur l'une de ses joues, qu'il retenait en entrant avec ses deux mains. Cécile lui fit beaucoup d'excuses de l'avoir dérangé et s'informa avec intérêt de sa santé. N'avez-vous consulté personne ? Vous auriez dû, monsieur, faire venir un médecin. Pourquoi faire ? eh ! il m'aurait farci de jalap ; je puis bien en prendre sans lui, n'est-ce pas ? J'en ai eu un autrefois ; je fus très-mal ; je crus partir ; je commençais à perdre courage ; je l'envoyai cher-

cher ; il se trouva un fourbe ; il m'en coûta une guinée ; je la lui donnai à la quatrième visite : il n'est jamais revenu... Je me promets que je n'en aurai plus de ma vie ! .....

Vous demandez de l'argent, personne ne sait pourquoi. Vous avez besoin de six cents livres ! Qu'en faire ? les jeter dans la Tamise ? Je n'ai jamais ouï rien de pareil ! Je ne les donnerai pas ; rien de plus sûr. Oui, oui ; et branlant la tête, vous n'aurez rien de pareil, ni d'approchant. Je ne les aurai pas ! s'écria Cécile très-étonnée. Pourquoi non, monsieur ? Je les garderai pour votre mari, je vous en trouverai un bientôt. Point de ces tours de passe-passe. Ayez patience, j'en ai un en vue.

Cécile, prête à se fâcher tout de bon, l'assura qu'elle avait réellement besoin de cet argent pour une affaire pressée qui ne souffrait aucun délai. Il ne fit pas la moindre attention à ses représentations, lui disant que les jeunes filles ne connaissaient point le prix de l'argent, et qu'on ne devait jamais leur en confier ; qu'il ne voulait

point entendre parler de pareille extravagance, et qu'il était très-décidé à ne pas lui avancer un sou.

Cécile fut choquée et confondue à la fois de ce refus si peu prévu ; et comme elle se croyait engagée d'honneur avec M. Harrel, à ne point révéler le motif qui lui faisait demander cet argent, elle resta muette pendant quelques moments ; jusqu'à ce que, venant à se rappeler ce qu'elle devait au libraire, elle prit le parti de lui alléguer cette raison, persuadée du moins qu'il ne pouvait lui refuser l'argent nécessaire pour acquitter sa dette. Il l'écouta avec le plus grand sang-froid. Des livres! s'écria-t-il; qu'avez-vous à faire de livres? Ils ne font aucun bien ; ils ne sont propres qu'à faire perdre le temps ; paroles et mots ne procurent point d'argent. Elle eut beau l'assurer que ses conseils venaient trop tard, puisqu'elle les avait déjà achetés, et ne pouvait par conséquent pas s'exempter de les payer. Non, non, ajouta-t-il en criant ; renvoyez-les, cela vaut mieux : il ne faut pas pareille drogue. Cela

est impossible, monsieur; car il y a déjà du temps que je les ai, et je ne saurais exiger que le libraire les reprenne. Il le faut, il le faut, il le faut, s'écria-t-il; il ne saurait les refuser; bien aise encore de les avoir. Vous êtes encore mineure, il ne saurait en faire payer un denier. Cécile lui dit qu'elle ne suivrait jamais un pareil avis. Mais elle vit bientôt qu'il lui serait impossible d'en rien obtenir; il persista à lui répondre brusquement que son oncle lui avait laissé une belle fortune, et qu'il aurait soin qu'elle passât en mains sûres, en lui procurant un mari sage et économe.

Je n'ai nulle intention, monsieur, répliqua-t-elle, de diminuer ni d'anticiper sur les revenus que mon oncle m'a laissés; au contraire, ils me sont sacrés, et je me crois obligée de n'en employer jamais au-delà : mais quant aux dix mille livres du bien de mon pére, je les regarde comme m'appartenant plus particulièrement, et je me crois par conséquent la maîtresse d'en disposer à ma volonté.

Quoi! s'écria-t-il en fureur, les livrer à un faquin de libraire! les échanger pour des chiffons! non, non, je ne le souffrirai pas : il n'en sera rien. Ecoutez : si vous avez besoin de quelques livres, promenez-vous le long des quais, aux Moorfields, vous en trouverez assez chez le premier marchand de vieux livres, qui vous les laissera à deux sous pièce, et ce sera encore assez cher.

Cécile crut pendant quelque temps qu'il ne cherchait simplement qu'à satisfaire son penchant singulier et porté à l'avarice, en feignant de l'éprouver; mais elle reconnut bientôt qu'elle se trompait : il lui fut impossible de vaincre son obstination qui était aussi forte que son avarice : les raisons ne produisirent pas plus d'effet que les explications et les détails dans lesquels elle entra ; il se contenta de lui refuser sa demande, en lui disant décidément qu'elle ne savait ce qu'elle prétendait, et que, par conséquent, elle n'aurait point ce qu'elle voulait. Malgré tout ce qu'elle put alléguer, elle fut obligée de sortir de chez lui avec cette réponse.

Le mécontentement qu'elle eut, augmentait encore par la honte de retourner chez M. Harrel, sans s'être acquittée de sa promesse ; elle réfléchit sur les divers moyens qui se présentèrent à son esprit pour lui rendre service malgré ce contre-temps; tous lui parurent impraticables; il ne lui restait que la ressource de M. Delvile. Elle se faisait quelque peine de s'adresser à un homme aussi fier et aussi hautain: mais comme il ne lui restait que ce seul expédient, sa générosité l'emporta sur sa répugnance, et elle ordonna à ses porteurs de se rendre à la place de Saint-James.

CHAPITRE II.

Une Indécision.

Prête à monter l'escalier, elle apperçut le jeune Delvile. Encore ! s'écria-t-il en lui donnant la main pour sortir de sa chaise ; je crois qu'un bon génie me favorise ce matin. Elle lui dit qu'elle ne serait pas venue de si bonne heure, sachant celle à laquelle madame Delvile se levait ordinairement ; mais qu'elle venait uniquement pour parler à son père, au sujet d'une affaire qui n'exigeait guère que deux minutes. Il la conduisit jusqu'au salon, et il s'en fut lui-même prévenir son père qu'elle souhaitait le voir, et revint immédiatement lui dire qu'il allait paraître.

Le propos singulier qu'il lui avait tenu lorsqu'ils s'étaient rencontrés ce jour-là, pour la première fois, lui revenant alors à l'esprit,

l'esprit, elle prit le parti d'entrer en explication à ce sujet, et rappela la situation désagréable dans laquelle il l'avait trouvée, lorsqu'elle s'était retirée pour éviter le spectacle des criminels qu'on conduisait à Tyburn. Réellement ? s'écria-t-il d'un ton qui décelait son incrédulité ; était-ce là l'unique motif qui vous portait à vous arrêter ? Certainement, monsieur. Quel autre aurais-je pu avoir ? Aucun, sûrement, reprit-il en riant ; j'avoue que cet événement extraordinaire m'a paru placé bien à propos. — Bien à propos ! reprit Cécile d'un air étonné. Comment, bien à propos ? Voici la seconde fois de la matinée que je me trouve dans le cas de ne pas vous entendre. Comment entendriez-vous ce qui est si peu intelligible ?—Je m'apperçois que vous avez quelqu'idée qu'il m'est impossible de pénétrer ; car, sans cela, pourquoi serait-il si extraordinaire que j'eusse cherché à éviter la foule et que je l'eusse rencontrée si à propos ? Il se contenta d'abord de rire, et ne répondit

rien ; mais s'apercevant qu'en le regardant elle paraissait impatientée, il lui dit enfin d'un ton, moitié gai et moitié de reproche : comment se peut-il que les jeunes demoiselles, celles même dont les principes sont les plus sûrs, viènent à se persuader qu'en général, dans toutes les circonstances où il est question de leur penchant pour quelqu'un, elles ne sauraient se dispenser d'user d'hypocrisie ? Comment trouvent-elles qu'il y ait de la prudence et de la sagesse à nier aujourd'hui ce qu'elles se feront une gloire et un plaisir d'avouer et de publier demain ?

Cécile, à qui ces questions causaient une véritable surprise, le fixa de l'air le plus sérieux, et attendit qu il s'expliquât plus clairement. Est-il possible, continua-t-il, que vous soyez si étonnée que j'eûsse osé me flater que mademoiselle Beverley se fût un peu affranchie de cette façon de penser, et que je me fusse attendu à plus de franchise et de candeur de la part d'une personne qui a donné des preuves si incontestables de son bon esprit

et de la justesse de son discernement ?

Vous me surprenez plus que je ne saurais vous le dire, repartit-elle. De quelle façon de penser, de quelle franchise et de quelle candeur voulez-vous parler ?

Pardonnez la franchise que vous exigez, et permettez-moi de vous témoigner tout le cas que je fais de la noblesse de votre conduite. Entourée, comme vous l'êtes, par l'opulence et la splendeur, libre quoique dépendante, sans entraves quoique soumise à l'autorité de vos tuteurs, comblée par la nature de ses dons les plus précieux, et jouissant par votre position de tout ce qu'on peut desirer, négliger l'homme opulent, ne point s'embarrasser du crédit et du rang pour relever le mérite abattu, et procurer des richesses à celui qui en est digne, et à qui il ne manquait autre chose, ce sont des qualités dont l'assemblage est rare, et qu'on ne saurait assez priser. Je m'apperçois, reprit Cécile, de l'inutilité de mes questions ; car, plus j'écoute, et moins je comprends. Elle garda quelque temps le silence ; mais

le desir qu'elle avait de ne pas laisser cette conversation sans être éclaircie, l'engagea à lui dire un peu brusquement : Peut-être, monsieur, voulez-vous parler de M. Belfield ? L'arrivée de M. Delvile interrompit cet éclaircissement. Cécile, au lieu d'écouter ce que son tuteur lui disait, se perdait dans de vaines conjectures sur ce qui venait de se passer. Elle voyait le jeune Delvile bien persuadé qu'elle avait des engagements avec M. Belfield ; et quoiqu'elle aimât encore mieux que ses soupçons se tournassent de son côté que de celui du chevalier Floyer, elle était cependant mortifiée d'en être l'objet. Elle s'abandonnait à des réflexions qui la jetaient dans une certaine rêverie qui fut à la fin interrompue par M. Delvile, en lui demandant en quoi il pouvait lui être utile. Elle lui répondit qu'ayant un pressant besoin de six cents livres, elle espérait qu'il ne s'opposerait pas à ce que son homme d'affaires lui remit cette somme. Six cents livres, répéta-t-il après un moment de réflexion, me pa-

raissent beaucoup pour une jeune demoiselle dans votre position ; la pension qu'on vous assigne est déjà très-forte, et vous n'avez encore ni maison, ni équipage, ni établissement : il me semble que votre dépense ne devrait pas être bien forte..... Il s'arrêta, et parut rêver à l'objet de sa demande. Cécile, fâchée de passer pour extravagante, et cependant trop généreuse pour faire mention de M. Harrel, eut encore recours au compte du libraire, qu'elle dit être pressée d'acquitter. Un compte de libraire ! s'écria-t-il ; et avez-vous besoin de six cents livres pour payer un compte de libraire ?

Non, monsieur, repartit-elle en bégayant ; non, il ne me faut pas tout cet argent pour cela..... J'ai quelqu'autre..... J'en ai besoin pour certaine affaire. Mais quel compte enfin, dit-il, très-supris, une jeune demoiselle peut elle avoir chez un libraire ? Le Spectateur, le Babillard et le Mentor moderne forment une bibliothèque assez considérable pour une femme ; et je ne crois pas qu'il conviène

à une jeune demoiselle d'avoir d'autres livres que ceux-là. D'ailleurs, si vous vous mariez d'après mes conseils, et d'une manière que j'approuve, vous en trouverez vraisemblablement dans la famille où vous entrerez, une plus grande quantité qu'il ne vous sera possible d'en lire. Permettez d'ailleurs; je dois vous rappeler qu'une lady, soit que sa naissance lui donne ce titre, ou qu'elle en ait l'obligation à sa fortune, ne doit jamais se dégrader ni s'avilir en se piquant de passer pour savante, et encore moins en s'affichant comme auteur.

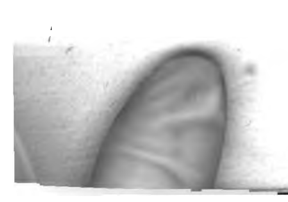
Cécile le remercia de son conseil, en avouant qu'il venait trop tard, puisque les livres lui avaient été livrés, et qu'ils étaient actuellement en sa possession. Et vous avez fait une pareille emplette, ajouta-t-il, sans me consulter? Il me semble vous avoir assuré que mes avis seraient toujours à votre service, toutes les fois que vous seriez dans le cas d'en avoir besoin. Cela est vrai, monsieur, répondit-elle; mais sachant combien

vous étiez occupé, j'ai craint d'abuser de vos moments.

Je ne saurais blâmer votre circonspection, repliqua-t-il; et puisque vous avez contracté cette dette, votre honneur exige que vous y satisfassiez. M. Briggs a toute votre fortune entre ses mains, mes diverses et nombreuses occupations ne m'ayant pas permis de me charger de ce dépôt; ainsi c'est à lui qu'il faut vous adresser. Je ne m'opposerai point à ce qu'il vous remette cette somme. — J'ai déjà parlé, monsieur, à M. Briggs; mais..... Vous avez donc été d'abord chez lui? dit M. Delvile en l'interrompant d'un air très-mécontent. Je ne voulais point vous importuner, monsieur; et je ne l'ai fait que lorsque j'ai vu que cela était indispensable. Alors elle lui apprit le refus de M. Briggs, et le supplia de lui faire la grâce d'intercéder en sa faveur afin qu'il ne s'obstinât pas plus longtemps à lui refuser cet argent. A chaque mot qu'elle prononçait, sa fierté s'irritait; et lorsqu'elle eut fini, après l'avoir

considérée quelque temps avec la plus vive indignation. il lui dit : moi l'intercéder ! moi devenir votre agent ! Cécile, étonnée de le voir si fort en colère, lui demanda très-sérieusement excuse d'avoir osé lui adresser une pareille prière Lui, de son côté, loin d'y faire attention, se promenait en long et en large dans l'appartement, en s'écriant : moi agent ! et auprès de M. Briggs..... C'est un affront auquel je n'aurais jamais dû m'attendre. Pourquoi me suis-je dégradé jusqu'à accepter cette humiliante tutèle ? J'aurais dû mieux savoir ce que je faisais ! Ensuite se tournant vers Cécile : mon enfant, ajouta-t-il, pour qui me prenez-vous ? et qu'exigez-vous de moi ?

Cécile, quoiqu'offensée à son tour, recommença à l'assurer qu'elle avait pour lui le plus grand respect ; mais, l'interrompant avec hauteur, il lui dit : si vous jugiez de ma personne, ou du rang que j'occupe dans le monde, par M. Briggs ou M. Harrel, il ne serait point extraordinaire que je fusse tous les jours



exposé à des propositions pareilles ; permettez donc, pour votre instruction, que je vous apprène que le chef d'une ancienne et honorable famille est autorisé à se croire un peu au-dessus de gens à peine sortis de l'obscurité et de la poussière.

Confondue par ce reproche altier, il lui fut impossible de chercher plus long-tems à se justifier. M. Delvile, ayant apperçu sa consternation, et se flatant de lui avoir donné une juste idée de sa dignité, lui dit avec plus de douceur : j'imagine que votre intention n'était pas de m'insulter ? Qui, moi, monsieur ? s'écria Cécile ; rien au monde n'était plus éloigné de ma pensée. Si mes expressions ont eu quelque chose de répréhensible, c'est mon ignorance seule qu'il faut en accuser.

En voilà assez ; c'est fort bien ; n'y pensons plus.

Elle lui dit alors qu'elle ne voulait pas le détourner plus long-temps ; et sans oser renouveller sa demande, elle prit

congé. Il lui permit de s'en aller ; cependant, au moment où elle sortait, il lui dit d'un ton plus gracieux : ne pensez plus à ma colère, car elle est passée : je vois que vous ne sentiez pas la conséquence de ce que vous me proposiez. Je suis fâché de ne pouvoir vous obliger à cet égard ; en toute autre occasion, disposez de moi : mais vous connaissez M. Briggs, vous l'avez vu de vos yeux ; jugez donc vous-même s'il est possible qu'un homme de quelque considération ait la moindre chose à démêler avec lui. Cécile en convint ; et lui ayant fait la révérence, elle sortit. Ah ! pensa-t-elle en elle-même, qu'il est heureux pour moi d'avoir suivi les conseils de M. Monckton ! Sans lui, j'aurais fait tous mes efforts pour habiter cette maison ; et alors, ainsi qu'il l'avait sagement prévu, j'aurais été accablée du poids de cette insolence fastueuse. Il n'est point de famille, fût-elle encore plus agréable, qui fît supporter un chef de ce caractère.

CHAPITRE III.

Une Exhortation.

MONSIEUR et madame Harrel et M. Arnott attendaient avec la plus grande impatience le retour de Cécile. Elle leur apprit avec douleur le peu de succès de sa tentative. M. Harrel en entendit le récit avec un mécontentement et un chagrin qui ne furent que trop visibles, tandis que M. Arnott le priant de n'y plus penser, lui offrit de nouveau ses services, et l'assura que, sans avoir égard aux inconvénients qui pourraient en résulter pour lui, il sacrifierait tout au plaisir qu'il aurait, en l'obligeant, de le tranquilliser ainsi que sa sœur.

Cécile était, on ne peut pas plus mortifiée de se trouver hors d'état de faire les mêmes offres. Elle demanda à M. Harrel s'il ne pourrait pas mieux réussir qu'elle auprès

de M. Briggs. Non, non, répondit-il, ce serait une raison de plus pour le vieux avare de persister dans son refus. Je le connais, et je suis sûr que toute tentative auprès de lui serait vaine Il nous reste encore une ressource...... Mais je crains qu'elle ne soit pas de votre goût... Je ne vois pourtant pas ce qu'elle aurait de difficile... Après tout, il vaut mieux n'y plus penser. Cécile le pressa d'expliquer ce qu'il entendait par là ; et, après avoir un peu hésité, il insinua qu'il savait un moyen sûr, et qu'en l'employant on trouverait à emprunter cette somme. Cécile voulut savoir quel était l'expédient par lequel on parviendrait à se faire prêter cet argent. M. Harrel parut avoir quelque peine à lui répondre ; elle insista, et voulut absolument qu'il parlât : alors il indiqua un Juif, de la probité duquel il avait des preuves incontestables, et qui, attendu le peu de temps qui devait s'écouler avant sa majorité, se contenterait d'un modique intérêt pour l'argent qu'elle jugerait à propos de lui emprunter.

Cécile

Cécile frémit au seul nom de *Juif*, et à l'idée de prendre de l'argent à intérêt; mais poussée par sa générosité naturelle à imiter celle de M. Arnott, elle consentit, après avoir un peu hésité, à se servir de ce moyen. Son peu d'expérience dans les affaires de cette espèce ne lui permettant pas de s'en mêler, elle s'en remit entièrement à M. Harrel, du soin de la terminer, le priant d'emprunter six cents livres aux conditions qui lui paraîtraient le moins onéreuses, et promettant de ratifier tout ce qu'il aurait fait. Il parut un peu surpris de la somme; il se chargea pourtant de la commission, sans faire d'objection ni aucune question. Cécile n'en voulut rien rabattre, parce qu'elle était tout aussi empressée de subvenir aux besoins de la pauvre et laborieuse famille Hill, que d'assurer la tranquillité du prodigue et extravagant Harrel.

Jamais affaire ne fut plus promptement terminée; M. Harrel ne perdit pas un instant; tout fut arrangé dans la matinée; Cécile remit au Juif son billet de la somme

avec l'intérêt, au tauxqu'il avait exigé, et donna trois cent cinquante livres à M. Harrel, dont il fit sa reconnaissance; elle garda le reste pour les usages auxquels elle l'avait destiné.

Elle se proposait, dès le lendemain matin, de régler ses comptes avec le libraire. Lorsqu'elle descendit dans la salle à manger pour déjeûner, elle fut un peu surprise d'y trouver M. Harrel, s'entretenant sérieusement avec sa femme. Craignant d'interrompre un tête à tête si peu ordinaire, elle voulait se retirer; mais M. Harrel la rappela, et lui dit: je vous prie de revenir; vous ne nous interrompez point. Je faisais part à Priscille d'une aventure assez désagréable, suite du malheur qui s'attache à me poursuivre. Vous saurez que je me trouve avoir un besoin pressant de deux cents livres, seulement pour trois ou quatre jours, et j'ai fait dire à l'honnête Aaron de se rendre tout de suite ici avec cet argent; il se trouve qu'il est allé en campagne, précisément au moment où il a eu fini avec nous hier, et il ne revien-

dra pas de toute la semaine. Je ne crois pas qu'il existe un autre Juif dans le royaume qui veuille me fournir de l'argent aux mêmes conditions ; ce sont de si vilains usuriers, que je frémis de la seule idée d'avoir quelque chose à démêler avec eux.

Cécile, qui comprit parfaitement bien où il en voulait venir, était trop révoltée de sa profusion et de son peu de délicatesse, pour avoir la moindre envie de rien changer à la destination de l'argent qu'elle venait de recevoir : elle se contenta simplement de dire que cela était bien fâcheux. Oh! il n'y a réellement rien au monde de plus désespérant, s'écria-t-il ; car l'intérêt exhorbitant que je serai obligé de donner à un de ces usuriers, sera autant d'argent dépensé en pure perte.

Cécile, continuant à ne faire aucune attention à ces différentes insinuations, se mit à déjeûner. M. Harrel dit alors, qu'il prendrait le thé avec elles ; un moment après il s'écria, comme se rappelant tout-à-coup quelque chose qu'il aurait oublié :

Bon dieu! à présent que je m'en ressouviens, il me semble que vous pourriez facilement, miss Beverley, me prêter vous-même cette somme pour un jour ou deux. Cécile, quoiqu'extrêmement généreuse, n'était cependant pas dupe, et n'aimait pas à s'en laisser imposer: le procédé de M. Harrel lui parut si bas, et sa ruse si grossière, qu'au lieu de lui accorder, avec sa politesse ordinaire, ce qu'il demandait, elle répondit très-sérieusement, que l'argent qu'elle avait reçu la veille était destiné d'avance, et qu'elle ne pouvait plus en disposer. M. Harrel très-piqué de cette réponse, qui n'était point telle qu'il se l'était promise, chargea un laquais d'aller chez M. Zacharie, pour le prier de venir sur-le-champ lui parler.

A présent, dit-il d'un ton mêlé de colère et de reproche, la chose est faite. J'avoue que je redoutais de tomber en de pareilles mains; car dès qu'on s'y trouve une fois, il est bien difficile de s'en tirer... Jusqu'à présent je m'en étais pré-

servé : mais il faut enfin y venir ; la nécessité n'a point de loi. Cécile commença à être un peu inquiète ; elle fixa madame Harrel, qui paraissait l'être beaucoup ; et elle dit au mari, après avoir un peu hésité : est-ce réellement la première fois que vous avez recours à lui ? Je ne me suis jamais adressé de ma vie qu'au vieux Aaron : je redoute toute cette race ; j'ai une sorte de pressentiment qui tient de la superstition, et que je ne saurais vaincre, qui me porte à croire que si je me trouve une fois entre leurs griffes, il ne me sera plus possible de m'en affranchir ; et c'est ce qui m'a engagé à recourir à vous, quoique dans le fond cela soit assez indifférent.

Cécile était très-embarrassée ; elle se trouvait, d'un côté, entraînée par son penchant naturel à faire du bien, et retenue de l'autre par la crainte d'encourager le mal : mais son amitié pour madame Harrel la décida. Elle aima mieux retarder ses propres affaires, que de le voir recourir à des moyens ruineux.

Il la remercia assez froidement, suivant sa coutume; et recevant les deux cents livres, il lui en fit son reçu, promettant de les lui rendre au bout de huit jours. Madame Harrel se montra plus reconnaissante, et lui témoigna par ses caresses combien elle était touchée de ce nouveau service. Cécile, satisfaite d'imaginer qu'elle avait fait renaître en elle quelqu'étincelle de sa première sensibilité, résolut de se prévaloir de ces symptômes favorarables, et de commencer à s'acquitter de la tâche désagréable qu'elle s'était imposée, en lui représentant le danger de sa situation actuelle. Elle ouvrit la conversation par lui dire qu'elle espérait que l'intimité dans laquelle elles avaient si longtemps vécu, lui ferait excuser la liberté dont elle se proposait d'user; et il n'y avait que leur étroite amitié, jointe aux craintes qu'elle avait que son bonheur et sa tranquillité ne fussent troublés par la suite, qui pût l'autoriser. Mais, ma chère Priscille, ajouta-t-elle, se pourrait-il, que voyant de mes propres yeux le péril au-

quel vous êtes exposée, je manquasse à vous en avertir? Une pareille négligence de la part d'une amie serait une trahison, qu'on ne passerait pas à une personne même indifférente. Ensuite, elle en vint à l'objet principal, avec tout le ménagement possible, et la conjura de ne pas tarder plus long-temps à diminuer sa dé-dépense, et à changer la vie dissipée qu'elle menait, de se conduire plus conformément à sa situation, de s'occuper davantage de l'intérieur de sa maison.

Madame Harrel l'assura de la meilleure foi du monde, qu'elle ne faisait absolument que ce que toutes les autres femmes faisaient; qu'elle se mettait comme tout le monde, et qu'il lui serait impossible de se montrer autrement en public. Et comment vous y montrerez-vous par la suite, s'écria Cécile; si vous continuez à dépenser au-delà de vos revenus? Réfléchissez qu'avec le temps, vos dépenses absorberont entièrement votre fortune. Je vous assure, repliqua madame Harrel,

que je n'anticipe jamais que de six mois sur mes revenus ; car dès que je touche l'argent de ma pension, je le donne jusqu'au dernier sou pour acquitter ce que je dois, et j'emprunte de nouveau ce dont j'ai besoin jusqu'à la fin du sémestre ; je paie de même, et ainsi de suite.

Voilà, répondit Cécile, une méthode qui parait n'avoir été inventée que pour vous tenir toujours dans un état de détresse. Pardonnez si je vous parle si librement ; je crains que M. Harrel n'ait encore moins d'exactitude et d'attention que vous, dans ses affaires ; sans quoi il ne serait pas si souvent dans l'embarras. Quel en sera le résultat ? Daignez, ma chère Priscille, lire un peu dans l'avenir, et vous tremblerez, en réfléchissant à la perspective qui se présente devant vous.

Madame Harrel parut effrayée de cette réflexion, et la pria de lui dire ce qu'elle voulait qu'elle fît. Alors, Cécile lui proposa avec autant de prudence que de douceur, un plan général de réforme

pour l'intérieur de sa maison, ainsi que pour les dépenses de nécessité et de luxe tant d'elle que de son mari : elle lui conseilla d'examiner scrupuleusement l'état de leurs affaires, de se faire remettre les comptes de tout ce qui était dû, pour les acquitter fidèlement, et adopter ensuite un genre de vie proportionné à l'état de leur fortune et aux revenus qui leur resteraient après avoir payé tout ce qu'ils devaient.

Mon Dieu ! ma chère, s'écria madame Harrel d'un air surpris, M. Harrel ne se prêterait jamais à une réforme qui nous rendrait ridicules. Je conviens, ajouta-t-elle d'un ton d'ennui, que votre plan est excellent ; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'exécution en est tout-à-fait impraticable. — Par quelle raison serait-elle impraticable ? Mais parce que..... ma chère, je ne sais pas..... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle l'est. Mais quelle preuve en avez-vous ? Qu'est-ce qui vous le persuade ?

Il faut bien vivre comme les autres,

dit madame Harrel impatientée ; vous ne voudriez pas, je pense, qu'on me montràt au doigt ; et je vous assure que je ne fais rien que les personnes de mon état ne fassent aussi.

Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux, repartit Cécile avec encore plus d'énergie, s'occuper moins des autres et plus de vous-même, consulter votre fortune et votre situation, au lieu de vous laisser aveuglément entraîner par leur exemple ? Si les autres voulaient se rendre responsables de vos pertes, de la diminution de votre fortune, et du désordre de vos affaires, alors vous auriez quelque raison de régler votre façon de vivre d'après la leur. Mais vous n'avez pas lieu de vous flater que cela arrive ; vous savez trop bien le contraire. Plaints peut-être d'un petit nombre, blâmés généralement de tous, vous ne serez secourus de personne.

Grand dieu ! miss Beverley, s'écria madame Harrel épouvantée, vous parlez précisément comme si nous étions ruinés. Je ne crois pas que vous le soyez

encore, répliqua Cécile; mais je voudrais, en vous montrant le risque que vous courez, vous engager, avant qu'il soit trop tard, à prévenir cette affreuse catastrophe. Madame Harrel, plus offensée qu'alarmée, entendit cette réponse avec peine, et, après avoir hésité un moment, elle dit avec humeur: J'avoue que je ne suis pas trop satisfaite que vous me teniez des discours aussi peu consolants; je suis sûre que nous vivons comme tout le monde; je ne conçois pas pourquoi un particulier, dont la fortune est telle que celle de M. Harrel, vivrait différemment. Quant aux petites dettes qu'il contracte de temps en temps, il a cela de commun avec tant d'autres! Cela ne vous paraît si singulier que parce que vous n'y êtes pas accoutumée. Vous êtes dans l'erreur, si vous supposez qu'il n'ait pas l'intention de les payer; il m'a assurée ce matin qu'aussi-tôt qu'il toucherait ses rentes, il se proposait d'acquitter exactement tout ce qu'il pouvait devoir. Je suis enchantée de ce que vous me dites, répondit Cécile,

et je souhaite qu'il exécute ce projet. Je craignais d'avoir poussé la franchise jusqu'à l'indiscrétion ; mais vous me feriez tort aussi en me croyant le cœur dur : l'amitié et le desir de votre tranquillité sont les seuls motifs qui m'ont portée à basarder les observations que je vous fais. Elles se séparèrent ; madame Harrel, presque fâchée de ses leçons, qui lui parurent trop sévères ; et Cécile, aussi rebutée de la manière dont elles étaient reçues, qu'affligée de l'aveuglement de son amie.

Elle fut dédommagée de ce pénible moment, par l'arrivee de madame Delvile, dont la conversation vive, spirituelle et amicale, dissipa bientôt son chagrin. Elle eut encore un nouveau plaisir, quoique mêlé de quelque inquiétude, en apprenant par M. Arnott, que M. Belfield était presque rétabli, et qu'il venait de partir pour la campagne. Elle soupçonna presque que tout ce que le jeune Delvile lui avait dit de sa situation n'avait été que pour l'éprouver, et savoir

sa façon de penser à son égard : elle eut encore une visite de M. Monckton, qui, quoique bien instruit qu'elle passait la plus grande partie de son temps dans son appartement, avait cependant assez de prudence, ou, si l'on veut, de politique, pour user rarement de la permission de la voir chez elle. Cécile lui parla, avec sa confiance ordinaire, de toutes ses affaires ; et comme son esprit était principalement occupé de ses craintes relativement à la famille Harrel, elle lui apprit leurs extravagances et leurs prodigalités. Cependant sa délicatesse l'empêcha de lui parler de ce qu'elle venait de faire en leur faveur.

M. Monckton, d'après ce qu'elle lui disait, n'hésita pas un instant à décider que M. Harrel était un homme ruiné ; et craignant que Cécile, attendu ses liaisons avec lui, ne courût risque de se trouver mêlée dans les embarras qui lui surviendraient par la suite, il l'exhorta très-sérieusement à ne point se laisser gagner par ses sollicitations, et à se garder de lui

rien prêter; l'assurant très-positivement, qu'il y avait peu d'apparence qu'il fût jamais en état de le lui rendre.

Cécile, fort alarmée d'un pareil avertissement, lui promit la plus grande circonspection pour l'avenir. Elle lui parla de la conversation qu'elle avait eue le matin avec madame Harrel; et après s'être affligée de son incurie, elle ajouta : Je ne saurais m'empêcher de vous avouer que l'estime que j'avais pour elle, a, depuis que nous logeons ensemble, perdu chaque jour de sa vivacité, et qu'elle est encore moindre que mon amitié. Ce matin, lorsque je me suis hasardée à lui dire sérieusement ma façon de penser, j'ai trouvé ses raisons si mauvaises, le goût de la futilité et du luxe porté si loin chez elle, que j'en ai été alarmée. Ils parlèrent ensuite de Belfield. M. Monckton confirma le rapport de M. Arnott, et lui apprit qu'il avait quitté Londres en bonne santé : après quoi, il lui demanda si elle avait vu quelqu'un de la maison de Delvile. Oui, répondit Cécile, madame Delvile m'est

venue voir ce matin. C'est une femme charmante ; je suis fâchée qu'elle ne vous soit plus mieux connue ; vous ne pourriez vous empêcher de lui rendre justice. — Est-elle polie, avec vous ? — Polie ! On ne saurait avoir plus de bonté. — En ce cas, comptez qu'elle a quelque vue secrète ; s'il en était autrement, elle serait très-insolente. Et M. Delvile, je vous prie, qu'en pensez-vous ? — Oh ! il me paraît insupportable. Je ne saurais assez vous remercier de m'avoir prévenue assez à temps pour que je ne changeasse pas d'habitation. Je ne voudrais pas pour rien au monde vivre sous le même toit que lui.

Fort bien ; et le fils ne vous paraît-il pas digne de tels parents. Non, certainement ; il n'a pas la moindre ressemblance avec son père ; et s'il a quelque chose de sa mère, c'est seulement les qualités que tous ceux qui la voient sans prévention devraient desirer de posséder. — Vous ne connaissez pas cette famille. Ils ont tous des vues sur votre personne ; et si vous ne vous tenez pas sur vos gardes, vous

serez sûrement leur dupe. — Je ne saurais concevoir ce que vous voulez me faire entendre. — Rien que ce dont tout le le monde s'apperçoit à la première vue: ils ont beaucoup d'orgueil et peu de bien: on dirait que la fortune vous a placée exprès dans leur chemin, et sûrement, ils sauront bien se prévaloir d'une conjoncture aussi favorable pour raccommoder leurs affaires, et se débarrasser de leurs créanciers. — Je vous assure que vous vous trompez: je suis convaincue qu'ils n'ont point cette intention: tout au contraire, ils m'impatientent par leur opiniâtreté à se figurer que je suis déjà engagée. Elle l'instruisit alors des soupçons qu'ils lui avaient fait paraître. Le bruit ridicule et absurde qu'on a répandu, ajouta-t-elle, les a si bien persuadés que le chevalier Floyer et M. Belfield étaient rivaux, et qu'ils s'étaient battus à mon occasion, que lorsque je parviens à les dissuader de mon penchant pour l'un des deux, ils en concluent tout de suite que j'en ai pour l'autre. Loin de trouver mau-



vais que je paraisse avoir disposé de ma personne, M. Delvile favorise ouvertement les prétentions du chevalier, et son fils cherche à me persuader officieusement que je suis déjà toute entière à Belfield. — Finesse toute pure pour découvrir votre véritable façon de penser. Il lui donna encore plusieurs conseils pour la préserver de leurs artifices; et changeant tout-à-coup de sujet, il ne lui parla plus, pendant le temps qu'il resta encore avec elle, que de choses agréables et propres à l'amuser.

CHAPITRE IV.

Bienfaisance.

La famille Harrel continua son genre de vie ordinaire ; le chevalier Floyer, sans chercher à se procurer un entretien particulier, persista dans ses attentions ; et M. Arnott, quoique toujours également modeste et silencieux, ne paraissait exister que par le plaisir qu'il avait de contempler Cécile. Elle passa deux jours entiers chez madame Delvile, lesquels servirent à la confirmer dans l'admiration que cette dame et son fils lui avaient inspirée. Elle accompagnait madame Harrel aux assemblées, ou restait paisiblement à la maison, suivant que son penchant l'y portait. M. Monckton, pendant ce temps, la voyait aussi souvent qu'il fallait pour s'instruire de ses démarches, et pas assez pour qu'elle

ou le public pûssent soupçonner qu'il eût quelques desseins.

Cécile s'occupait de l'établissement de la famille Hill, et elle trouvait dans les détails de cette bienfaisance, un dédommagement bien satisfaisant des peines que l'amitié et sa situation lui faisaient éprouver. Le pauvre charpentier venait de mourir; elle répandit les consolations sur sa veuve, et l'assura qu'elle était prête à remplir ses engagements; elle voulut savoir ce qu'elle était capable d'entreprendre. Sa santé et ses forces ne lui permettant pas de se livrer à des travaux pénibles, elle dit à sa généreuse protectrice qu'avec une somme de soixante livres, elle pourrait être associée à un petit commerce de mercerie que faisait une de ses cousines; Cécile la lui promit. Les larmes de la reconnaissance empêchèrent pendant longtemps cette veuve de répondre aux différentes questions qu'elle lui fit sur ses enfants. Elle se chargea d'en placer deux dans une école d'éducation, et d'engager madame Roberts, cousine de madame

Hill, à prendre chez elle l'aînée et les deux plus jeunes, en augmentant la somme convenue pour l'association de commerce, afin que la mère et la sœur pussent avoir soin des plus petites. Elle alla elle-même faire tous les arrangements. Elle destina cent guinées pour cette bonne œuvre, espérant avec cette sommė de mettre madame Hill et ses enfants à même de gagner décemment leur vie, et ensuite de leur donner de temps en temps de petites gratifications, telles que leurs besoins ou leur changement de position l'exigeraient.

Il était absolument nécessaire que M. Harrel lui rendît l'argent qu'elle lui avait prêté; car elle n'avait plus que cinquante livres, des six cents qu'elle avait reçues, et elle avait disposé d'avance de l'argent de sa pension : en sorte qu'il ne lui restait que ce dont elle ne pouvait absolument se passer.

La vue de l'indigence laborieuse a quelque chose en soi de si intéressant et de si respectable, qu'elle inspire le plus grand éloignement pour la dissipation, et fait



détester la prodigalité. Chaque fois que la bienfaisante Cécile visitait la famille Hill, elle sentait augmenter son aversion pour la conduite de M. Harrel. Et bientôt, surmontant la crainte de lui causer un moment de honte, elle résolut de lui demander l'argent qui lui était dû. On croit bien que M. Harrel avait facilement oublié la promesse de rendre dans trois jours les deux cents livres que Cécile lui avait prêtées, aussi fut-il surpris qu'elle rappelât cette dette. Il trouva aisément des excuses pour en retarder le paiement, et il se servit de tous les moyens d'éviter les reproches qu'elle pouvait lui faire sur son inexactitude ; Cécile fut donc obligée d'engager madame Roberts à se contenter de la moitié de la somme convenue, et de son billet pour l'autre moitié, ce qui fut accepté avec les remerciments et les bénédictions de cette honnête famille.

CHAPITRE V.

Aventure.

CÉCILE ne s'était point encore trouvée aussi heureuse et aussi satisfaite : sa vie ne lui avait jamais paru si utile, ni son opulence d'un si grand prix. Elle revenait de voir madame Roberts, et elle était occupé de ses douces réflexions lorsqu'elle rencontra, au moment où elle s'y attendait le moins, le vieillard dont les conseils et le langage l'avaient si fort surprise. Il paraissait très-pressé ; mais s'arrêtant au moment qu'il l'apperçut, il s'écria d'un ton sévère : êtes-vous devenue en si peu de temps fière, impitoyable ? votre cœur s'est-il endurci ? Il ne dépend que de vous d'en faire l'épreuve, s'écria Cécile avec le courage qu'inspire une conscience qui n'a rien à se reprocher. Je l'ai déjà faite, répliqua-t-il avec indignation, et je vous



ai trouvée coupable. Ce que vous me dites me chagrine, dit Cécile surprise; j'espère du moins que vous ne refuserez pas de m'apprendre en quoi j'ai manqué. Vous avez refusé de me voir, répondit-il, et pourtant, j'étais votre ami; je cherchais à prolonger le terme de votre innocence et de votre tranquillité; je vous avais indiqué la route que vous deviez suivre pour être toujours en paix avec vous-même; j'étais venu vous solliciter en faveur des pauvres; je vous avais appris ce qu'il fallait faire pour attirer et mériter leurs bénédictions; vous m'aviez écouté, vous m'aviez paru sensible, vous aviez fait ce que je demandais. Je me proposais de vous répéter la même leçon, de retourner toutes vos vues du côté de la charité, et de vous faire sentir toute l'étendue des obligations que l'humanité vous impose: ce sont-là les seules raisons qui m'avaient engagé à retourner chez vous; mais on m'a refusé la porte. Juste ciel! s'écria Cécile, que ce langage est effrayant! quand êtes-vous venu chez

moi, monsieur ? On ne me l'a pas dit. Bien loin d'avoir refusé de vous recevoir, je desirais ardemment de vous voir encore. Parlez-vous sincèrement ? reprit-il d'un ton un peu radouci. Quoi ! vous ne seriez point fière, point inhumaine, point dure de cœur ? en ce cas ; venez avec moi, venez visiter l'humble et le pauvre, et consoler le malheureux et l'affligé.

A cette invitation, Cécile, malgré l'envie qu'elle avait de faire du bien, fut saisie d'une sorte d'effroi ; la singularité du personnage, son enthousiasme, son ton d'autorité, l'incertitude du lieu et des gens chez lesquels il pourrait la conduire, lui firent craindre d'aller plus loin. Cependant une curiosité généreuse, de voir ainsi que de soulager les personnes qu'il lui recommanderait, jointe à la ferveur et à l'empressement qu'elle avait de se justifier de la dureté qu'on venait de lui reprocher, l'emportèrent sur son irrésolution ; et faisant signe à son laquais de la suivre d'aussi près qu'il lui serait possible, elle s'abandonna à la conduite de

son



son mentor. Il marcha gravement et en silence jusqu'à l'entrée de la rue de l'Hirondelle, et s'arrêta devant une petite maison basse et de peu d'apparence Il frappa à la porte; et sans faire aucune question à l'homme qui l'ouvrit, il fit signe à Cécile de l'imiter, et il gagna promptement un petit escalier tournant et étroit. Cécile hésita de nouveau, mais se rappelant que ce vieillard, quoique peu connu, se montrait fréquemment, et que bien des gens savaient qui il était, elle fut persuadée qu'il ne pouvait avoir de mauvais dessein. Elle ordonna toutefois à son laquais de monter et d'entrer avec elle, le chargeant de l'attendre au haut de l'escalier jusqu'à ce qu'elle revînt le joindre. Après quoi, elle suivit son guide qui continua à monter au second étage, où il ouvrit une porte, et ils entrèrent dans un petit appartement assez mal en ordre.

Ici, à son grand étonnement, elle apperçut une jeune personne d'une figure charmante, assez bien mise, et qui pa-

raissait âgée au plus de dix-sept ans, occupée à laver des tasses. A l'instant où ils entrèrent, elle quitta cet ouvrage d'un air confus. Le vieillard s'avançant vers elle avec empressement, lui dit : comment se trouve-t-il actuellement? est-il mieux? se rétablira-t-il ? Dieu le veuille! répondit la jeune personne très-émue ; mais il n'est réellement pas mieux. Voyez, dit-il en lui montrant Cécile, la personne que je vous amène ; elle est en état de vous rendre service, et de vous tirer de votre détresse : elle vit dans l'opulence, ne connait point encore le malheur, et entre à peine dans le monde. Elle ne prévoit guère la dépravation qu'elle ne saurait éviter. Recevez ses bienfaits pendant que ses mains sont encore pures ; et croyez qu'en vous faisant du bien, elle s'en fera à elle-même. La jeune personne toute honteuse, lui répondit : vous êtes en vérité trop bon, monsieur ; mais cela est inutile . . . Il n'est pas nécessaire..., Il s'en manque de beaucoup que je sois réduite à cette extrémité. Pauvre et sim-

ple colombe! dit le vieillard en l'interrompant; as-tu honte de la pauvreté? raconte ton histoire franchement, simplement et avec vérité; ne cherche point à pallier ton indigence, ou à modérer sa libéralité. Les pauvres qui ne le sont point par leur faute sont dans le même cas que les riches qui ne le sont point devenus par leurs travaux. Venez donc, et que je vous présente l'une à l'autre. Jeunes comme vous l'êtes toutes deux, ayant encore l'une et l'autre bien des années à vivre et bien des traverses à essuyer, soulagez mutuellement le fardeau qui vous est destiné, en faisant entre vous un échange de bienfaisance et de gratitude.

Il prit alors une main à chacune d'elles, et les joignant dans la sienne : vous, continua-t-il, qui, quoique riche, avez des entrailles, et vous, qui, quoique pauvre, n'êtes point avilie, pourquoi ne vous aimeriez-vous pas? pourquoi ne vous chéririez-vous pas? Les afflictions de la vie sont longues et permanentes; ses joies

sont passagères et de courte durée : vous êtes encore jeunes l'une et l'autre ; vous ne sauriez vous promettre beaucoup de plaisirs , et vous devez vous attendre à bien des souffrances. . . Je crois que vous avez jusqu'ici préservé votre innocence. Oh! puissiez-vous ne la jamais perdre! vous seriez alors de vrais anges , et les enfants des hommes vous adoreraient.

Il s'arrêta , obligé de céder à son attendrissement ; mais reprenant bientôt sa première sévérité : telle cependant continua-t-il , n'est point la condition de l'humaine nature ; par pitié donc pour les maux dont vous êtes mutuellement menacées, supportez-vous , et soyez-vous secourables l'une à l'autre. Je vous laisse ensemble, et je vous recommande à votre bon cœur et à votre sensibilité. Ensuite, s'adressant en particulier à Cécile : ne dédaignez pas , dit-il , de consoler les affligés ; regardez-la sans la mépriser ; conversez avec elle sans fierté ; comme elle , vous êtes orpheline , quoique ce ne soit pas une héritière telle que vous ,

Comme vous, elle est restée sans père; mais vous avez des amis et elle n'en a point. Si elle est en butte aux tentations de l'adversité, vous, à votre tour, vous êtes environnée de dangers: et qui pourra vous sauver de la corruption qui n'est que trop souvent la suite de la prospérité? Votre chûte est moins douteuse, la sienne est moins excusable; ayez donc à présent pitié d'elle. Peut-être avant peu sera-t-elle dans le cas d'avoir pitié de vous à son tour. Il disparut, en prononçant ces derniers mots. Son départ fut suivi pendant quelques minutes, du silence le plus profond. Cécile avait peine de se remettre assez de son émotion pour pouvoir parler. La jeune personne, de son côté, ne paraissait guère moins embarrassée. Elle jetait les yeux avec peine sur sa chambre dénuée de meubles, et regardait Cécile d'un air confus; elle avait écouté avec un trouble marqué l'exhortation du vieillard; et depuis qu'il n'y était plus, elle paraissait accablée de honte et de chagrin. Cécile remarquant

son émotion, sentit sa curiosité et sa compassion s'augmenter, et serrant affectueusement la main qu'elle laissait pendre, lui dit, après qu'elle fut un peu revenue de son étonnement : la manière dont j'ai été introduite chez vous, mademoiselle, doit vous paraître bien singulière; peut-être connaissez-vous assez celui qui m'y a conduit, pour que ses procédés extraordinaires me servent de justification. Non, en vérité, madame, répondit-elle toute honteuse, je le connais fort peu; mais il est bon, et je lui crois le plus grand desir de me rendre service... Je vous assure madame, malgré tout ce qu'il a pu vous dire, que je ne suis point du tout dans le besoin.

Cécile lui répondit de l'air le plus propre à lui inspirer de la confiance: si j'avais pu imaginer que mon introducteur n'eût pas plus de droit de m'amener chez vous, je me serais bien gardée de m'y présenter aussi hardiment; cependant, puisque nous voici réunies, rappelons-nous ses exhortations, et faisons en sorte de ne

pas nous séparer sans avoir acquis l'une et l'autre une amie.

Vous êtes réellement trop bonne, madame, répondit modestement la jeune personne, de parler d'amitié en voyant un appartement comme celui-ci, à un second étage, sans meubles, sans un seul domestique, tout dans un si grand désordre.... Je ne conçois pas M. Albani.. Il ne devrait pas.... Mais il pense que l'on peut sans scrupule rendre publiques les affaires de tout le monde, sans s'embarrasser de ce qu'il dit, ni de ceux qui l'entendent.... Il ne sait pas le chagrin qu'il cause, ni le mal qu'il peut faire. Je suis moi-même désolée, s'écria Cécile, de voir que ma visite vous fasse de la peine. J'ignorais absolument où j'allais. Si je l'ai suivi, ce n'a été que parce que je ne savais comment me refuser à ses sollicitations.—Il n'y a que M. Albani dont j'aye sujet de me plaindre; et il est inutile de se fâcher contre lui, car il ne fait nulle attention à ce que je dis. C'est un excellent homme, mais très-singulier; car il

prétend que tous les hommes sont faits pour vivre en commun, que tous ceux qui sont pauvres doivent demander, et tous ceux qui sont riches leur donner : il ne sait pas qu'il y en a plusieurs qui aimeraient mieux mourir de faim. Et seriez-vous de ce nombre ? dit Cécile souriant à moitié. Non, certainement, madame ; non, je n'ai pas l'âme assez élevée pour cela. Il est vrai que ceux à qui j'appartiens ont plus de courage et plus de fermeté, je souhaiterais pouvoir les imiter.

Frappée de la bonne-foi et de la simplicité de sa réponse, Cécile se sentit la plus grande envie de l'obliger ; et prenant sa main, elle lui dit : pardonnez-moi, ma chère enfant ; quoique je m'apperçoive que vous voudriez que je fûsse déjà sortie, j'ai toutes les peines du monde à vous quitter. Rappelez-vous, je vous prie, l'exhortation qui nous a été fait à toutes deux, et indiquez-moi quelques moyens de vous être utile sans vous offenser.

Vous êtes bien honnête, madame, ré-

partit-elle. Mais je n'ai pas besoin de rien; M. Albani est extrême. Il sait, je l'avoue, que je ne suis pas bien riche; il a tort pourtant de croire que j'aye l'âme assez basse pour recevoir de l'argent d'une étrangère.

J'ai véritablement regret, dit Cécile, de la faute que j'ai commise. Cependant, permettez que nous fassions la paix avant de nous séparer : je n'ose pas encore vous proposer de conditions, j'attendrai que nous nous connaissions mieux. Peut-être me permettrez-vous de vous laisser mon adresse, et me ferez-vous l'honneur de me voir. Oh! non, madame; j'ai un parent malade que je ne saurais abandonner; et je vous assure que, s'il se portait bien, il ne trouverait pas bon que je fisse des connaissances tant que nous habiterons un appartement comme celui-ci. Vous n'êtes pas, sans doute, seule à le soigner; vous ne me paraissez pas assez robuste pour soutenir une pareille fatigue. A-t-il un médecin? a-t-il les gens nécessaires?— Hélas! non, madame, il n'a point de

médécin ni de domestique. — Est-il possible que, vous trouvant dans une pareille situation, vous puissiez refuser des secours? Vous ne pouvez raisonnablement rejeter ceux qu'on vous offre pour lui, en vous obstinant même à n'en point vouloir pour vous.—Si je les acceptais, à quoi pourraient-ils servir, puisqu'il n'en ferait aucun usage, et qu'il aimerait mille fois mieux mourir que de faire connaître ses besoins? — Recevez-les donc sans qu'il le sache; servez-le sans le lui dire: vous ne voudriez certainement pas qu'il pérît faute de secours?—Le ciel m'en préserve! Mais que puis-je faire? je dépends de lui, madame, et il ne dépend pas de moi.—Est-ce votre père? excusez ma question; mais votre jeunesse paraît avoir encore besoin d'un pareil conducteur. Non, madame, je n'ai plus de père. J'étais bien plus heureuse quand j'en avais un! c'est mon frère.—Et quelle est sa maladie? — Une blessure?—Serait-il au service? — Non, il s'est battu en duel, et a été atteint d'une balle au côté.—En duel? s'écria Cécile; comment



se nomme-t-il, je vous prie? — Oh! c'est ce que je ne dois pas dire. Son nom est actuellement un grand secret tant qu'il habitera ce chétif appartement; car je sais à n'en pouvoir douter, qu'il aimerait mieux ne jamais revoir la lumière que de permettre qu'on le sût. — Certainement, reprit Cécile fort émue, ce n'est pas... j'espère que ce ne saurait être M. Belfield? Ah ciel! dit la jeune personne avec un cri perçant; est-ce que vous le connaîtriez? Elles se regardèrent mutuellement avec une égale surprise. Vous êtes donc, lui dit Cécile, la sœur de M. Belfield? Et M. Belfield est malade; sa blessure n'est point encore guérie, et il manque de secours! Et vous, madame, qui êtes-vous? s'écria-t-elle, et comment arrive-t-il que vous le connaissiez? — Mon nom est Beverley. —Ah! que je crains de m'être rendue coupable! Je sais à présent parfaitement qui vous êtes, mademoiselle; mais si mon frère venait à découvrir que je l'eusse trahi, il en serait très-irrité, et ne me le pardonnerait peut-être jamais. Ne vous

alarmez pas, répartit Cécile; soyez persuadée qu'il ne le saura pas. Que peut-on faire pour lui? Il ne faut pas le laisser plus long-temps languir dans cette situation; il faut que nous trouvions quelque moyen de le soulager et de l'assister, qu'il y consente ou non. Je crains que cela ne soit impossible. Un de ses amis a déjà découvert son logement, et lui a écrit la lettre la plus gracieuse. Il n'a pas voulu lui répondre; il a refusé de le voir, et cette attention n'a fait que le fâcher, et lui donner de l'humeur. Eh bien, dit Cécile, je ne veux pas vous retenir plus long-temps; je craindrais que votre absence ne l'inquiétât. Demain matin, si vous y consentez, je reviendrai ici, et alors, j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous secourir. Si cela ne dépendait que de moi, madame, répondit-elle, à présent que j'ai l'honneur de savoir qui vous êtes, je pense que je ne m'en ferais pas beaucoup de scrupule; car je n'ai pas été élevée comme mon frère: les sentiments qu'on m'a inspirés sont moins élevés.

Ah!



Ah ! qu'il aurait été heureux pour lui, pour moi, pour toute sa famille, qu'il n'en eût pas eu de pareils ! Cécile lui réitéra alors ses consolations, ses témoignages d'affection, l'exhorta à avoir du courage, et prit congé.

Cette petite aventure ne laissa pas que de la chagriner, et elle éprouva dans cette circonstance toute l'horreur que ce duel lui avait d'abord causée ; elle se reprochait avec beaucoup d'amertume d'y avoir donné lieu ; et connaissant combien il avait été préjudiciable à la santé et aux affaires de M. Belfield, elle crut ne pouvoir se dispenser de l'aider du mieux qu'il lui serait possible. Sa sœur l'avait aussi extrêmement intéressée ; sa jeunesse, l'ingénuité peu commune de ses discours, jointes au malheur de sa position et aux charmes de sa personne, lui avaient inspiré le désir de lui rendre service, et la plus forte inclination pour elle. Elle formait d'avance le projet, au cas que son caractère répondît aux apparences, non-seulement de l'obliger dans cette conjoncture ; mais,

en supposant que la fortune continuât à la maltraiter, de la retirer chez elle par la suite, et de lui faire un sort. Elle sentit alors plus que jamais combien les deux cents livres qu'on lui retenait injustement lui seraient nécessaires. L'argent qu'elle pouvait épargner était bien peu proportionné à celui qu'elle se proposait de donner, et elle attendait impatiemment la fin de sa minorité. Le plan de vie qu'elle s'était tracé pour l'avenir prenait de jour en jour plus de consistance dans son esprit noble et dans son cœur vraiment généreux.



CHAPITRE VI.

Homme d'esprit.

LE lendemain matin, Cécile s'empressa de se rendre chez M. Belfield, mais quel ne fut pas son étonnement, au moment où elle entrait dans la chambre, d'en voir sortir le jeune Delvile ! Ils furent tous deux confondus ; et Cécile, réfléchissant à la prétendue singularité de sa position, sentit un mouvement qu'elle n'avait point encore éprouvé jusqu'alors. M. Delvile, de son côté, s'étant bientôt remis de sa surprise, lui dit avec un sourire très-expressif : que miss Beverley est bonne, de visiter ainsi les malades ! après quoi lui faisant une profonde révérence, il lui souhaita le bon jour et disparut.

Cécile, malgré la droiture et la pureté de ses intentions, fut si fort déconcertée par cette rencontre imprévue et par ce

sarcasme, qu'elle n'eut pas assez de présence d'esprit pour le rappeler, et s'expliquer avec lui. Les différentes questions et les plaisanteries qu'il lui avait déjà faites au sujet de M. Belfield, lui firent supposer que ce qu'il avait précédemment soupçonné, lui paraitrait à-présent confirmé, et qu'il en conclurait que tout ce qu'elle pourrait alléguer pour prouver son indifférence, ne serait qu'une suite de ce penchant insurmontable qu'il supposait aux femmes, en certaines occasions, à l'hypocrisie et à la dissimulation, défauts qu'il leur avait ouvertement reprochés.

Ce contre-temps l'empêcha d'abord de s'occuper du sujet de sa visite, ou d'y prendre le même intérêt que la première fois; cependant la bonté de son cœur ne la laissa pas long-temps dans cette situation, sur-tout, lorsqu'en entrant dans la chambre, elle apperçut sa nouvelle amie en pleurs. De quoi s'agit-il? s'écria-t-elle tendrement; je me flatte qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux. Votre frère

serait-il plus mal ? Non, madame, il est à-peu-près de même ; ce n'est pas lui qui fait couler mes larmes. Qui peut donc les causer? dites-le moi ; faites-moi part de vos chagrins, et soyez sûre que vous les confiez à une amie.

Je pleurais, madame, de trouver tant d'humanité dans le monde, lorsque je croyais qu'il y en avait si peu ; de voir qu'il me reste encore quelque espoir d'être une seconde fois heureuse, lorsque je me croyais pour toujours infortunée. J'ai passé deux années entières dans l'affliction, et j'imaginais que je n'avais plus rien de mieux à attendre. La journée d'hier, madame, me fut propice, puisqu'elle me procura l'honneur de vous voir, et que vous daignâtes me promettre vos bontés et votre protection. Aujourd'hui, un ami de mon frère vient d'agir avec tant de noblesse et de générosité, qu'il a prêté l'oreille à ses propositions, et a presque consenti à accepter ses secours. Auriez-vous déjà éprouvé assez de chagrins, dit Cécile, pour que cette faible lueur de

prospérité vous causât une grande surprise? Charmante et aimable fille, puisse l'avenir vous faire oublier le passé, et puissent les vœux de M. Albani s'accomplir par l'amitié mutuelle que nous allons contracter, et par les consolations que nous nous donnerons l'une à l'autre!

Elles entamèrent ensuite une conversation que la bonté de Cécile et la reconnaissance de mademoiselle Belfield ne tardèrent pas de rendre intéressante et agréable. En peu de temps, la dernière ne cacha plus rien à la première de ce qui la concernait; elle la pria pourtant très-sérieusement d'éviter que son frère eût jamais la moindre connaissance de la confidence qu'elle venait de lui faire. Elle lui apprit que son père, qu'elle n'avait perdu que depuis deux ans, était un marchand de toile de la cité : il avait eu six filles de son mariage, dont elle était la plus jeune, et un fils unique, M. Belfield, qui avait été en même-temps l'enfant gâté du père, de la mère et des sœurs. Il avait été élevé au collège d'Eaton; on n'avait rien

épargné pour son éducation : à un esprit juste il joignait la plus grande facilité d'apprendre tout ce qu'on lui enseignait. Ses progrès furent rapides. Destiné à suivre le commerce de son père, celui-ci admirait ses succès. Le jeune Belfield, sorti du collège à seize ans, et placé dans la boutique, montra la plus grande aversion pour le négoce ; il obtint, par l'intercession de sa mère, la permission d'aller finir ses études dans une université. Son père y consentit ; il en revint, ainsi que le père l'avait prévu, *tout-à-fait savant ;* mais loin d'être devenu plus traitable ou plus disposé au commerce, son aversion avait augmenté, et il déclara formellement qu'il ne serait jamais marchand. Les jeunes gens de famille, avec lesquels il avait formé des liaisons au collège ou à l'université, et que la libéralité de son père l'avait mis en état d'égaler pour la dépense, recherchèrent avidement sa société ; mais, quoique tout autre que la leur ne pût lui être agréable, la crainte qu'il eut qu'ils ne découvrissent

sa demeure et son état, la lui fit négliger, et chercher soigneusement à éviter qu'ils ne le rencontrâssent, même fortuitement. Il tremblait d'être vu avec quelqu'un de sa famille et une fausse honte le dominait au point que la plus grande mortification qu'il pût recevoir était qu'on lui demandât son adresse, ou qu'on lui annonçât une visite. Lassé à la fin de chercher tous les jours de nouveaux prétextes pour éluder les questions des uns et les découvertes des autres, il prit un appartement à l'une des extrémités de la ville, où il donna rendez-vous à toutes ses connaissances, et où, sous différents prétextes, il s'arrangea de manière à passer la plus grande partie de son temps. Sa mère lui fournissait les moyens de continuer cette vie dissipée et dispendieuse. Lorsqu'elle sut que les amis de son fils étaient des gens de distinction, les uns titrés, les autres destinés aux premières places, elle en conclut qu'il se trouvait précisément dans la route qui conduit aux richesses et aux honneurs;

et cette mère, trop indulgente, prenait sur son nécessaire pour mettre son fils en état de vivre avec ceux qu'elle croyait si propres à son avancement et à sa fortune.

C'est alors qu'il prit le parti du service, où il entra en qualité de volontaire; il suivit ensuite le barreau. Dans ce nouveau genre de vie, Belfield passa trois années heureux et tranquille. Son penchant le portait à chercher la société des personnes de qualité; et son mérite, ses talents lui assuraient par-tout l'accueil le plus flateur. Sa famille, qu'il eût rougi d'avouer en public, lui était chère; il la visitait souvent à la dérobée, et y trouvait toujours les ressources pécuniaires dont il avait besoin. Livré au plaisir et à la dissipation, il donnait à la poësie le peu de loisir que lui laissaient les amusements continuels dans lesquels il vivait. Telle était sa situation à la mort de son père; une nouvelle scène se présenta alors à lui, et il hésita quelque temps sur le parti qu'il prendrait.

M. Belfield père avait vécu très-honorablement, et il ne laissa pas une grosse fortune. Cependant, les fonds qu'il avait dans son commerce étaient assez considérables, et il faisait beaucoup d'affaires avantageuses et lucratives.

Son fils manquait non-seulement d'application et de constance nécessaires pour le remplacer convenablement, mais encore d'habileté et d'expérience.

Il continua à suivre le barreau, et abandonna à des commis le soin de veiller à ses intérêts ; l'infidélité de ceux-ci, l'inexactitude, le conduisirent bientôt à une banqueroute, qui le força d'abandonner à ses créanciers tout ce qui lui restait, à condition que son nom ne paraîtrait pas dans les papiers publics. Ce fut alors qu'il se reprocha l'éloignement qu'il avait eu dans sa jeunesse pour le commerce, et pour les connaissances qui le rendent avantageux.

Privé ainsi par sa vanité et son imprudence du fruit des longs travaux de son père, il se trouva alors forcé de penser

sérieusement à un état qui pût lui procurer de quoi vivre. Il lui restait à essayer ce qu'il avait lieu de se promettre de ses liaisons avec les gens en place et les grands seigneurs. D'abord il eut sujet de s'applaudir de cette idée : tous le reçurent à merveille, et il n'y en eut aucun qui ne promît de s'employer en sa faveur, et ne parût enchanté de trouver l'occasion de l'obliger.

Très-content d'éprouver que les hommes en général étaient bien meilleurs qu'on ne les répresente communément, il se crut au bout de ses peines, et ne douta plus d'obtenir bientôt une place avantageuse à la cour. Avec la moitié moins de pénétration que celle dont il était doué, il aurait aisément reconnu la sotise qu'il y avait à se bercer de ces vaines espérances : mais, quoique le jugement nous fasse appercevoir les fautes des autres, l'expérience peut seule nous indiquer les nôtres. Il s'imaginait avoir apporté plus de précaution que personne dans le choix de ses amis, et il ne soup-

çonna le tour que lui jouait sa vanité; que lorsque les invitations auxquelles il était accoutumé, devinrent de jour en jour moins fréquentes, et le laissèrent absolument maître de son temps. Toutes ses espérances se trouvaient alors concentrées en un seul ami et protecteur, M. Floyer, oncle du chevalier Robert, qui avait un grand crédit dans la maison du roi. Ils avaient vécu ensemble dans la plus grande intimité; et ce protecteur se trouvant précisément dans le cas de disposer de la place qu'il sollicitait, le seul obstacle qui paraissait le traverser venait de la part du chevalier Floyer qui s'intéressait vivement pour un sujet qu'il affectionnait; ce qui n'empêcha pourtant pas que M. Floyer n'assurât M. Belfield qu'il le préférerait, le priant seulement de patienter jusqu'à ce qu'il eût le temps de faire entendre raison à son neveu.

Les choses en étaient là au moment où se passa la scène de l'opéra. Rivaux d'intérêts, le chevalier fut doublement outré de voir Cécile refuser sa main pour accepter

cepter celle de Belfield ; tandis que celui-ci, soupçonnant que le besoin qu'il avait de son oncle l'engagerait à ne le point ménager, s'indigna encore plus de l'insolence de son procédé.

Le lendemain de leur duel, M. Floyer écrivit à Belfield que la décence ne lui permettant pas de prendre un autre parti que celui de son neveu, il avait déjà nommé à la place vacante la personne qu'il lui avait recommandée. Ce fut là le terme de ses espérances et le signal de sa ruine. Il devint insensible aux souffrances que lui causait sa blessure, sa fierté lui fit dissimuler son chagrin, et il affecta de recevoir tous les amis que cet événement attirait chez lui. Cependant, ses efforts, dès qu'il était rendu à lui-même, ne servaient qu'à augmenter sa tristesse. Il vit qu'il fallait absolument changer son genre de vie ; mais il ne pouvait se résoudre à exécuter ce changement aux yeux de ceux avec lesquels il avait si long-temps vécu sur un pied d'égalité, et avec autant de faste qu'eux. Les prin-

cipes d'honneur et d'équité qu'il avait toujours conservés, et auxquels, malgré l'exemple des compagnons de sa dissipation, il n'avait jamais porté d'atteinte, l'avaient scrupuleusement préservé de contracter des dettes; et quoiqu'il possédât très-peu, ce peu était cependant bien à lui. Il publia donc qu'il quittait Londres pour aller respirer un air plus pur, renvoya son chirurgien, prit gaiement congé de ses amis, et ne faisant part de son secret qu'à son seul domestique, il loua secrétement un logement chétif et peu coûteux dans la rue de l'Hirondelle. Là, se dérobant à la vue de tous les mortels qu'il avait précédemment connus, il resta soigneusement caché, résolu de n'en sortir que lorsqu'il serait rétabli, et alors de reprendre le parti des armes. Cependant, la situation dans laquelle il se trouvait était peu propre à contribuer à son rétablissement; le renvoi de son chirurgien, la précipitation de son changement de demeure, les incommodités de son nouveau logement, et la privation,

dans un moment si critique, des douceurs auxquels il était accoutumé, retardèrent nécessairement sa guérison; tandis que la mortification qu'il ressentait de sa disgrace, et l'amertume d'avoir échoué dans sa dernière tentative, occupant continuellement toutes ses pensées, augmentèrent sa fièvre, et le mirent dans un si grand danger, que son domestique, craignant pour sa vie, fit avertir secrétement sa mère de sa maladie et du lieu de sa retraite. Celle-ci au désespoir, accourut sans perte de temps avec sa fille. Elle voulait sur le champ le faire conduire chez elle à Padington; mais le premier transport l'avait tellement fatigué, qu'il ne voulut pas se prêter à un second. Il refusa absolument de voir un médecin; et elle était accoutumée depuis si long-temps à déférer à ses volontés et à se conformer à ses sentiments, qu'elle n'eut pas assez de force d'esprit dans cette occasion pour donner ses ordres sans le consulter.

Les prières de sa mère et celles d'Hen-

riette furent inutiles : il résista à toutes leurs sollicitations, et leur imposa silence, en les assurant que les obstacles qu'elles apporteraient à l'exécution du plan qu'il avait formé, ne serviraient qu'à redoubler sa fiévre, et retarder sa guérison.

Le motif d'une opiniâtreté si cruelle était la crainte d'une publicité qui lui paraissait non-seulement préjudiciable à ses intérêts, mais qui pouvait encore faire tort à sa réputation : car, sans laisser soupçonner sa situation, il avait pris congé de tous ses amis, prétextant qu'il quittait la ville ; et il ne pouvait consentir à laisser pénétrer un secret qui, une fois révélé, découvrirait le mauvais état de sa fortune.

M. Albani était entré par mégarde dans sa chambre, qu'il avait prise pour celle d'un autre malade qu'il venait visiter ; et qui était logé dans la même maison ; mais comme il connaissait et respectait ce vieillard, il ne fut point fâché de le voir. Il n'en fut pas de même de l'arrivée du jeune Delvile, qui, ayant rencontré par

hasard son laquais dans la rue, lui demanda des nouvelles de la santé de son maître, et trouva moyen de lui faire avouer son état. Il le suivit à son logement; et s'étant bientôt assuré par lui-même du dérangement de ses affaires, il lui écrivit une lettre, par laquelle, après lui avoir fait des excuses de la liberté qu'il prenait, il l'assurait que rien au monde ne lui ferait plus de plaisir que d'apprendre en quoi il pourrait lui être utile, soit par lui-même ou par ses amis, et qu'il se trouverait trop heureux de lui rendre quelque service. Belfield, très-mortifié de ce qu'on savait sa situation, se contenta pour toute réponse de simples remerciements, le faisant prier de ne point divulguer qu'il était à Londres, n'étant pas assez bien pour recevoir personne. Cette réponse mortifia presqu'autant le jeune Delvile, qui continua cependant à venir s'informer à sa porte, de son état sans oser faire de nouvelles tentatives pour entrer.

Belfield, à la fin vaincu par la délica-

tesse d'un pareil procédé, résolut de l'admettre, et il venait précisément de le voir pour la première fois, lorsqu'il rencontra Cécile sur l'escalier. Il n'avait resté que fort peu de temps avec lui; il ne s'était entretenu que d'objets généraux jusqu'au moment où il se leva pour s'en aller. Alors il lui réitéra ses offres de services avec tant de sincérité et de franchise, que Belfield, touché de sa politesse et de sa bonté, lui promit qu'il le recevrait quand il voudrait; et il contenta sa mère et sa sœur, en leur apprenant qu'il était décidé à lui communiquer ses peines, et à lui demander ses avis.

Tel fut, à quelques petits détails près, le récit que mademoiselle Belfield fit à Cécile. Ma mère, ajouta-t-elle, qui ne le quitte jamais, sait, madame, que vous êtes ici; car, m'entendant parler hier avec quelqu'un, il a fallu l'instruire de ce qui s'était passé, et que vous m'aviez dit que vous reviendriez ce matin. Cécile la remercia mille fois de la confidence qu'elle venait de lui faire, et ne put s'empêcher

de lui demander comment il arrivait que, quoique si jeune, elle eût déjà « passé » deux années entières dans l'affliction ». Cela vient répondit-elle, de ce que, lors de la mort de mon père, toute notre famille se sépara; j'abandonnai mes connaissances pour suivre ma mère, et aller avec elle à Padington : il faut vous avouer qu'elle ne m'a jamais aimée. En général, elle ne se soucie guères que de mon frère; car elle croit tout le reste du monde fait uniquement pour lui. Elle se refusait à elle-même ainsi qu'à moi, les choses les plus nécessaires, afin d'épargner de quoi fournir à sa dépense. J'espère, ajouta Cécile, qu'à présent tout ira mieux, pourvu que votre frère consente à voir un médecin. Ah! madame, c'est à quoi il est douteux que nous puissions jamais l'amener; il craindra d'être vu dans ce chétif logement J'avoue, madame, répliqua-t-elle avec un sourire ingénu, que lorsque vous êtes venue ici pour la première fois, je ressemblais un peu à mon frère; j'avais honte de vous laisser appercevoir

combien nous vivions misérablement ; à présent que vous savez ce qu'il en est, je ne m'en affecterai plus. — Mais ce ne saurait être là votre manière de vivre ordinaire : je crains que le malheur de M. Belfield ne se soit étendu jusqu'à vous, et que sa ruine n'en ait causé d'autres. Point du tout, madame ; car, dès le commencement, il a eu le plus grand soin de ne point nous faire partager ses périls : mon frère est aussi noble qu'équitable dans tous ses procédés, et il est impossible d'en mieux agir qu'il ne l'a fait avec toute sa famille en matière d'intérêt.

Cécile crut qu'il était temps de la laisser en liberté ; elle prenait cependant un si vif intérêt à tout ce qui la concernait, que chaque parole qu'elle prononçait lui faisait desirer de prolonger la conversation. Elle fut tentée de lui présenter quelque chose ; la crainte de l'offenser la retint : après lui avoir offert ses services du ton de l'intérêt le plus tendre, elle la quitta en lui promettant de revenir bientôt la voir.

CHAPITRE VII.

Expédient.

CÉCILE résolut de secourir M. Belfield malgré lui, d'engager le chirurgien qui l'avait déjà soigné de se rendre dans sa nouvelle demeure, et pour éviter les plaisanteries du jeune Delvile, et les observations de la médisance de cacher soigneusement d'où pouvaient venir ces généreux secours. Elle savait, à n'en pouvoir douter, que, quelles que fussent ses précautions, ce fier et malheureux jeune homme était extrêmement affligé de se voir ainsi découvert et poursuivi : mais sa vie lui paraissait trop précieuse pour permettre qu'il la sacrifiât à sa vanité ; et la persuasion où elle était intérieurement d'avoir été la cause de la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait, lui faisait desirer avec autant d'inquiétude

que d'impatience de lui procurer les moyens de s'en tirer. S'étant informée de la demeure du chirurgien, elle sut que c'était dans la maison où elle s'était arrêtée pour éviter la foule qui remplissait les rues, lorsqu'on conduisait des criminels à Tyburn. Alors, elle comprit le sens de ce que M. Delvile lui avait dit quand il la surprit à la porte de cette maison. Elle sentit que, l'en voyant sortir, il en avait conclu naturellement qu'elle n'y était entrée que pour demander au chirurgien des nouvelles de M. Belfield; quoiqu'elle fût fâchée qu'on pût croire qu'elle prît un trop vif intérêt à M. Belfield, elle suivit son projet, se reposant snr la pureté de ses intentions; elle écrivit au chirurgien, en le priant de ne se présenter chez M. Belfield qne comme si le hasard l'y conduisait, et en l'assurant que ses soins seraient exactement récompensés. Elle ne voulut pas que sa lettre fut rendue par son domestique dans la crainte de se trahir elle-même; elle eut recours à madame

Hill, de laquelle elle savait pouvoir disposer; elle se rendit aussi-tôt chez cette veuve, et lui recommanda fort de ne point laisser soupçonner d'où et de quelle part elle venait.

Madame Hill, à son retour, dit qu'elle avait trouvé le chirurgien chez lui; et comme elle n'avait pas voulu remettre le billet à son domestique, qu'on l'avait fait entrer dans une chambre où il s'entretenait avec un monsieur, auquel, aussi-tôt qu'il l'eut lu, il dit en riant : voici encore une personne qui me fait la même prière que vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en agirai avec tous deux de la même manière. Ensuite il écrivit sa réponse qu'il cacheta, et la lui remit. Cécile s'informait plus en détail de tout ce qui s'était passé, lorsque madame Hill lui dit à demi-voix : voilà, mademoiselle, le monsieur qui était avec le chirurgien, lorsque je lui ai remis le billet. Il m'a semblé qu'il me suivait; car, malgré tous les détours que j'ai pu faire, dès que je regardais derrière moi; je le voyais toujours sur mes talons.

Cécile se leva alors, et apperçut le jeune Delvile qui, après s'être arrêté un moment à la porte, entra dans la boutique, et demanda à voir des gants qu'on avait exposés en vue avec quelques autres marchandises. Elle fut extrêmement déconcertée par sa présence, et elle eut peine à ne pas imaginer que quelque fatalité fût attachée à sa personne, puisqu'elle était toujours sûre de le rencontrer toutes les fois qu'elle avait des raisons de chercher à l'éviter. Aussi-tôt qu'il s'apperçut qu'elle le regardait, il la salua avec le plus profond respect; elle rougit en lui rendant son salut, et se prépara, non sans beaucoup de déplaisir, à une nouvelle attaque et à des plaisanteries semblables à celles qu'elle avait déjà essuyées de sa part; mais dès qu'il eut fini son marché, il lui fit une seconde révérence, et sortit sans lui dire un seul mot.

Un silence aussi inattendu l'étonna, et la troubla tout-à-la-fois; elle souhaita que madame Hill lui répétât encore tout ce qui s'était passé, et elle comprit d'après

près ce récit, que M. Delvile s'était lui-même chargé du soin de récompenser les soins que le chirurgien donnerait à M. Belfield.

Cette générosité, si conforme à sa propre manière de penser, lui inspira la plus parfaite estime pour ce jeune homme; mais elle servit plutôt à augmenter qu'à diminuer la peine qu'elle ressentait en réfléchissant à ces deux rencontres; elle ne douta pas qu'il n'en eût conclu que c'était elle qui s'était adressée au chirurgien, et qu'il n'avait suivi la messagère uniquement que pour s'assurer du fait. Elle croyait ne devoir attribuer le silence qu'il avait gardé après cette découverte, qu'à la persuasion où il était que son attachement pour M. Belfield était trop sérieux pour souffrir la moindre plaisanterie.

CHAPITRE VIII.

Remontrance.

ON allait servir le dîner lorsque Cécile rentra chez M. Harrel. Son négligé du matin et sa longue absence excitèrent la curiosité de madame Harrel, qu'une succession rapide de questions, auxquelles elle ne répondit jamais directement, rendit bientôt générale ; et le chevalier se tournant tout-à-coup vers elle d'un air de surprise ; lui dit : si vous faites souvent de pareilles absences, miss Beverley, il est temps que je commence à m'informer un peu de vos démarches. Monsieur, lui répondit Cécile froidement, je vous assure que ce que vous apprendriez, vous paierait fort mal de votre peine. Lorsque nous la tiendrons une fois à Violet-Banck, s'écria M. Harrel, il nous sera plus facile de l'observer de près. Je l'espère, répondit

le chevalier. Quoiqu'elle ait été jusqu'à-présent si grave et si réservée, que je n'aye sur ma foi jamais imaginé qu'elle fit autre chose que de lire des sermons, je m'apperçois pourtant qu'il n'y a pas plus de sûreté à se fier aux femmes qu'à prêter son argent.

Ah! chevalier, s'écria madame Harrel, vous savez que je vous ai toujours conseillé de ne pas être si facile. Il est certain que vous méritez qu'on vous blâme de votre sécurité. Eh! pourquoi, madame, serait-elle troublée, s'écria le baronnet? Ai-je sujet de m'alarmer de ce qu'une jeune demoiselle va se promener sans moi? Pensez-vous que je voulûsse gêner miss Beverley, et l'empêcher de disposer de sa matinée, tant que j'aurai le bonheur de la voir tous les après-dîners, et de lui rendre des soins?

Cécile fut toute étourdie de ce propos, qui était non-seulement l'aveu public de ses prétentions, mais qui annonçait encore la persuasion où il était de leur succès. Elle était piquée qu'un homme comme lui pût se flater un seul instant de réussir à lui

plaire, et irritée de l'obstination de M. Harrel à ne vouloir pas lui apprendre le refus possitif qu'elle avait fait de ses offres.

Sa déclaration, qu'il ne venait chez M, Harrel que pour *la voir et lui rendre des soins*, lui fit prendre le parti de chercher elle-même à avoir une explication avec lui, d'autant plus que, voyant qu'il devait être de la partie de campagne des fêtes de pâques, cela lui donnait de l'éloignement pour ce voyage qu'elle voyait arriver avec peine. La journée se passa sans qu'elle pût trouver l'occasion de le tirer d'erreur.

La tentative qu'elle fit ensuite auprès de M Harrel fut aussi difficile; car celui-ci craignant qu'elle ne lui demandât son argent, évita si adroitement de se trouver seul avec elle, qu'elle ne put parvenir à lui parler. Elle prit alors le parti de s'adresser à sa femme, et elle n'y réussit pas mieux. Madame Harrel voulant éviter d'entendre un nouveau sermon sur l'économie, lui répondit avec humeur

qu'elle se trouvait incommodée, et qu'il lui était impossible de parler d'affaires sérieuses.

Cécile, justement offensée des procédés de toute la maison, n'eut plus d'autre ressource que celle de M. Monckton, auquel elle résolut, à la première occasion, de demander conseil sur la manière dont elle devait s'y prendre pour se débarrasser du chevalier. Ainsi, la première fois qu'elle le vit, elle lui fit part des propos qu'il lui avait tenus, et de la conduite de M. Harrel. M. Monckton sentit aisément le danger auquel elle s'exposait en laissant subsister des prétentions de cette nature, ainsi que les inconvénients de sa situation actuelle : il en fut si frappé, qu'il n'épargna rien de ce qui lui parut propre à alarmer sa délicatesse, ou à augmenter son mécontentement. Il était sur-tout furieux contre M. Harrel, et il l'assura qu'il était persuadé que quelque intérêt secret et puissant l'engageait à appuyer avec tant de force et de ruse les poursuites du chevalier Floyer. Cécile combattit cette

idée, qui lui parut une suite de ses préjugés contre M. Harrel. Cependant, lorsqu'elle lui apprit que le baronnet était invité à passer les fêtes de pâques à Violet-Bank, il lui représenta avec tant d'énergie les inductions que le public en tirerait nécessairement, que Cécile effrayée le pria avec instance de lui suggérer quelque moyen de se dispenser du voyage. Je n'en connais qu'un, repartit-il : il faut que vous refusiez d'aller à Violet-Bank. Si, après ce qui s'est passé, vous vous trouviez d'une même partie que le chevalier, vous confirmeriez les bruits qu'on a déjà fait courir que vous aviez des engagements avec lui; et l'effet que cela produirait serait encore plus sérieux que vous ne pourriez l'imaginer, puisqu'il arrive fréquemment que la persuasion où l'on est que le public est fortement imbu d'une chose, conduit imperceptiblement, et par degrés, à la réaliser.

Cécile promit volontiers de suivre son conseil, quelles que fûssent les instances



de M. Harrel. Il la quitta enchanté du pouvoir qu'il avait sur son esprit, et se félicitant d'avance du bonheur qu'il aurait de la voir aussi souvent qu'il le voudrait pendant l'absence de la famille Harrel.

Le lendemain, au moment du déjeûner et lorsque M. et madame Harrel s'y trouvaient, elle dit qu'elle se proposait de passer les fêtes de pâques à Londres. D'abord M. Harrel se contenta de rire de ce projet, et de la railler sur son goût pour la solitude; mais lorsqu'il vit qu'elle parlait sérieusement, il pria madame Harrel de joindre ses prières aux siennes. Elle fit ce qu'il desirait; il est vrai que ce fut avec tant de froideur, que Cécile s'aperçut bientôt qu'elle n'avait aucune envie de réussir. Elle vit avec peine combien elle s'intéressait peu à elle, et que non-seulement leur ancienne intimité s'était changée en une parfaite indifférence, mais encore que depuis qu'elle avait voulu l'engager à borner sa dépense et à vivre plus retirée, elle ne la regardait que comme un censeur fâcheux et sévère.

M. Arnott, qui se trouvait présent, attendait avec inquiétude le résultat de cette conversation, se flatant que les difficultés qu'elle opposait à cette partie, venaient de son peu de goût pour le chevalier; il résolut en secret de suivre son exemple, et de se conduire d'après le parti qu'elle prendrait.

A la fin, Cécile, lassée des sollicitations de M. Harrel, lui dit que, s'il desirait savoir les raisons qui l'empêchaient de se prêter à ce qu'il exigeait, elle les lui communiquerait. M. Harrel, après avoir hésité un moment, la suivit dans la chambre voisine. Elle lui apprit alors qu'elle était résolue à ne jamais habiter sous le même toit que le chevalier Floyer, et témoigna ouvertement son chagrin et son mécontentement de ce qu'il persistait, malgré tout ce qu'elle avait pu lui dire, à encourager ses poursuites. Ma chère miss Beverley, répliqua-t-il, lorsque les jeunes personnes ne veulent pas se connaître elles-mêmes, ni avouer cequ'elles pensent, il faut bien qu'un ami le leur apprène.



Il est certain que vous aviez d'abord vu d'un œil favorable le chevalier, et il n'y a que fort peu de temps que vous avez changé à son égard; ainsi, je suis persuadé et j'ose prédire que lorsque vous le connaîtrez mieux, vous reprendrez vos sentiments. Vous m'étonnez, monsieur, s'écria Cécile; ne lui ai-je pas constamment témoigné mon aversion? J'imagine, répondit M. Harrel en riant, que vous aurez de la peine à le lui persuader; votre conduite à l'opéra n'était guère propre à lui faire naître cette idée. Je vous ai déjà expliqué, monsieur, les raisons de ma conduite à l'opéra; et s'il reste au chevalier le moindre doute, soit relativement à cette affaire ou à toute autre, vous me permettrez de vous dire qu'on ne doit s'en prendre qu'à vous. Je vous supplie donc de ne pas l'amuser plus long-temps, et de ne plus m'exposer par la suite à des conjectures extrêmement désagréables. Oh! fi, fi, miss Beverley. Après tout ce qui s'est passé, après une longue attente, après ses assiduités, vous ne sauriez penser sérieusement à le congédier.

Cécile, piquée autant que surprise de ces derniers mots, fut un moment à savoir ce qu'elle lui répondrait; et M. Harrel, se méprenant volontairement, et expliquant ce silence en faveur de son protégé, prit sa main et lui dit : allons, vous êtes trop honnête pour vouloir vous moquer d'un homme tel que le chevalier Floyer. Il n'y a pas une femme à Londres qui ne voulût être à votre place, et je ne connais pas un seul homme en Angleterre qui mérite de lui être préféré.

Cécile retirant sa main sans chercher à lui cacher son dépit : non, monsieur, reprit-elle, cela ne se passera pas ainsi; le refus que j'ai fait de la main du chevalier, au même instant où vous me la proposâtes de sa part, ne saurait vous être échappé, et vous ne pouvez ni vous y être mépris, ni l'avoir oublié : vous auriez tort d'être surpris que je vous témoigne combien je suis outrée de votre inconcevable opiniâtreté à ne pas vouloir lui faire connaître mes dispositions.

Les jeunes personnes élevées en pro-



vince, répartit M. Harrel avec le ton dégagé qui lui était familier, ont toujours des idées un peu romanesques. Il est assez difficile de traiter avec elles; mais comme le monde m'est beaucoup mieux connu qu'à vous, permettez que je vous dise que si, après tout ce qui s'est passé, vous persistez à refuser le chevalier, il aura sujet de se plaindre de votre procédé. Pouvez-vous me dire cela, monsieur, s'écria Cécile? Il est impossible que vous le pensiez. Ecoutez-moi enfin, je vous prie, assurez, s'il vous plaît, le chevalier...... Non, non, dit-il en l'interrompant et affectant de la gaité, vous arrangerez vous-même cette affaire à votre fantaisie; il ne me convient point de me mêler des querelles des amants. Et alors, en s'efforçant de rire, il la quitta.

Cécile fut si fort irritée de ce procédé inoui, qu'au lieu de retourner vers madame Harrel, elle alla s'enfermer dans sa chambre. Il lui fut aisé de reconnaître que M. Harrel était décidé à employer tous les moyens dont il pourrait se ser-

vir pour l'engager à quelque fausse démarche, dont le chevalier pût se prévaloir; et quoiqu'elle ne conçût point quelles étaient ses vues, la bassesse de sa conduite excita son mépris, et l'erreur trop prolongée du baronnet lui donna la plus grande inquiétude. Elle s'affermit dans le dessein de chercher à s'expliquer avec lui et de persister à refuser absolument d'être du voyage de Violet-Bank.

Le jour suivant, tandis que les dames et M. Arnott, déjeûnaient, M. Harrel entra pour leur demander si tout le monde serait prêt à partir pour la campagne, le lendemain matin à dix heures. Cécile garda un profond silence. Il se tourna de son côté, et lui fit la même question. Me croyez-vous assez capricieuse, lui répondit-elle, après vous avoir dit hier au soir que je ne saurais être de votre partie, pour qu'aujourd'hui je change d'avis? Je ne saurais cependant imaginer que vous pensiez rester seule à Londres, répliqua-t-il [illegible] ce projet ne me paraît guère ré-[illegible] et n'est point décent pour une jeune

jeune demoiselle de votre âge. Au contraire, il serait si peu convenable, que, comme votre tuteur, je me crois obligé de m'y opposer. Confondue de ce ton d'autorité, Cécile le fixa d'un air aussi mortifié qu'irrité. Voyant pourtant qu'il serait inutile de s'opposer à sa volonté, dans le cas où il voudrait user de son pouvoir, elle ne répondit pas un mot. D'ailleurs, continua-t-il, j'ai quelques réparations en vue auxquelles je desirerais qu'on travaillât pendant mon absence, et votre appartement, qui est celui qui en a le plus besoin ne saurait qu'y gagner : il serait impossible que les ouvriers pûssent rien faire, si nous ne quittions pas tous la maison.

Alarmée d'une persécution si constante, et voyant qu'il y avait une conspiration formée pour favoriser les vues du chevalier, elle ne vit plus de ressource que de s'adresser à madame Delvile, et de lui demander un appartement chez elle pendant le temps que ses hôtes passeraient à la campagne.

CHAPITRE IX.

Victoire.

CÉCILE n'eut pas plutôt formé ce projet qu'elle se hâta de se rendre à la place de Saint-James. Elle trouva madame Delvile seule. Après les premiers compliments, tandis qu'elle s'occupait des moyens de faire agréer sa proposition, madame Delvile lui en fournit l'occasion en lui disant : Je suis fâchée d'apprendre que nous allons bien-tôt vous perdre ; j'espère pourtant que M. Harrel ne fera pas un long séjour à sa campagne. S'il en était autrement, je serais presque tentée de vous aller enlever. Réellement, votre départ de Londres dans cette circonstance, continua madame Delvile, est tout-à-fait fâcheux pour moi, surtout dans un temps où vos visites me seraient doublement agréables. M. Delvile

étant allé passer les fêtes chez le duc de Derwent. Mon fils a de son côté un autre engagement ; et il y a si peu de monde actuellement en ville que je me soucie de voir, que je vivrai presque seule.

Si j'osais me flater, s'écria Cécile, que vous daignâssiez me recevoir, je serais bien empressée d'échanger la partie de Violet-Bank pour un pareil avantage. Vous êtes bien bonne et bien aimable, lui répondit madame Delvile ; votre société me procurerait certainement les plus grands agréments. Ce n'est cependant pas que je craigne la solitude ; au contraire, le monde m'est presque toujours à charge : je ne trouve que très-peu de gens qui ayent le talent de réussir dans la société. Vivre seule, cependant, est triste ; et avec vous, du moins, dit-elle en prenant la main de Cécile, aucun obstacle ne s'oppose au penchant qui m'invite à former une amitié qui sera, j'espère, aussi durable que satisfaisante. Cécile témoigna, de la manière la plus expressive, combien elle était touchée de

l'idée favorable que madame Delvile voulait bien avoir d'elle ; et celle-ci s'appercevant bientôt à son air, qu'elle avait peu de goût pour la partie de Violet-Bank, la questionna pour savoir s'il lui serait possible de s'en exempter. Elle lui répondit sur-le-champ très-affirmativement. Et seriez-vous réellement assez complaisante, s'écria madame Delvile un peu surprise, pour me donner le temps que vous destiniez à cette partie de plaisir? De tout mon cœur, répondit-elle, si vous le souhaitez. Mais pourrez-vous aussi, car vous ne sauriez rester seule dans la maison de la place de Portman, vous arranger pour vivre absolument chez moi jusqu'au retour de Harrel? Cécile n'hésita pas un instant à accepter cette proposition, qui était précisément telle qu'elle la desirait ; et madame Delvile, charmée de sa condescendance, s'engagea à lui faire préparer sur-le-champ un appartement.

Elle s'empressa ensuite de revenir chez M. Harrel, pour lui faire part de son

nouvel arrangement. Elle attendit pour cela le dîner, et profita de ce moment où toute la famille était rassemblée. La surprise que causa cette résolution fut générale. Le chevalier parut ne savoir trop qu'inférer d'un pareil arrangement ; M. Arnott était en partie comblé de plaisir, et en partie tourmenté par ses soupçons. Madame Harrel n'était qu'étonnée, et n'éprouvait aucune autre sensation : son mari paraissait évidemment le plus affecté. Il fit tous ses efforts pour l'engager à abandonner ce projet, et à venir avec eux. Elle se contenta de lui répondre gravement qu'elle avait donné sa parole à madame Delvile d'être chez elle le lendemain matin.

Lorsqu'on vit qu'elle était très-décidée à les quitter, la surprise fit place à la mauvaise humeur. Le chevalier avait l'air d'un homme qui se croit joué ; M. Arnott était en proie à mille doutes ; madame Harrel paraissait toujours la moins affectée, tandis que son mari avait peine à cacher sa colère et son ressentiment.

Cécile, de son côté, était au comble de ses vœux. En quittant la maison d'un de ses tuteurs pour aller habiter celle de l'autre, elle savait que personne n'avait le droit de s'y opposer, et l'empressement flateur avec lequelle madame Delvile avait prévenu sa demande, sans s'informer de ses motifs, la tira d'une situation qui lui devenait extrêmement pénible. L'absence de M. Delvile contribua encore à augmenter son bonheur, et elle se réjouit de la perspective de trouver bientôt l'occasion d'expliquer à son fils ce qui avait pu lui paraître mystérieux dans sa conduite avec M. Belfield. S'il lui restait quelque chose à regretter, c'était uniquement l'impossibilité de recevoir les conseils de M. Monckton.

Le lendemain matin, Cécile prit congé de madame Harrel, qui témoigna faiblement son chagrin d'être privée de sa compagnie, et se rendit chez madame Delvile qui la reçut avec beaucoup de cordialité; elle la conduisit à l'appartement qu'elle lui avait fait préparer, lui

montra la bibliothèque, la priant d'en user comme de la sienne, et lui recommandant très-obligeamment de ne pas oublier qu'elle se trouvait dans une maison où tout était à ses ordres.

Le jeune Delvile ne parut qu'à l'heure du dîner. Cécile se rappelant la singularité de leur dernière entrevue, rougit beaucoup la première fois qu'elle rencontra ses regards ; mais son air naturel, sa conversation qui fut générale, et le soin qu'il eut de ne rien dire qui lui pût donner de l'inquiétude, firent qu'elle se remit bientôt de son trouble.

Les moments qu'elle passa avec madame Delvile lui firent bientôt connaître le bon sens et la pénétration de cette dame. Elle reconnut, il est vrai, qu'on avait peut-être en raison de la soupçonner d'un peu de vanité ; mais elle s'apperçut en même temps qu'avec un si grand nombre d'excellentes qualités, tant de véritable dignité dans le caractère, et une conduite si noble, quels que fûssent les égards qu'elle paraissait

exiger, ils étaient encore fort au dessous de ceux qu'on était porté à lui accorder.

Son penchant pour le jeune Delvile augmenta aussi de plus en plus ; et toutes les fois qu'il eut occasion de faire connaître sa façon de penser, elle en conçut une plus haute idée ; elle trouvait dans ses manières et dans ses inclinations un mêlange de douceur et de franchise, qui, en faisant rechercher sa compagnie, rendait sa conversation intéressante et spirituelle.

Ce fut là que Cécile éprouva ce bonheur qu'elle avait si longtemps desiré ; sa vie n'était ni trop dissipée ni trop retirée ; la compagnie qu'elle voyait était composée de gens de distinction ou à talents, dont les visites n'étaient ni longues ni fréquentes. La situation qu'elle venait de quitter donnait un nouveau prix à celle où elle se trouvait ; elle n'était plus révoltée par l'extravagance ou l'étourderie, plus tourmentée par des attentions et des poursuites qui lui déplaisaient, ni mortifiée par l'ingratitude de

l'amie qu'elle avait tâché d'obliger. Tout était simple et tranquille autour d'elle, quoique animé et intéressant.

Elle chercha l'occasion de détruire les conjectures du jeune Delvile sur ses apparentes liaisons avec Belfield ; mais Delvile ne lui faisant plus ni questions, ni plaisanteries, elle ne crut pas devoir chercher à avoir une explication qui pourrait ne pas le persuader. Dans une situation aussi heureuse, il ne lui restait plus que la seule inquiétude de savoir si M. Belfield avait enfin accueilli le chirurgien, mais la peur d'y rencontrer une seconde fois M. Delvile, et de lui donner de nouveaux soupçons, l'empêcha d'aller voir sa sœur. Cependant, sa bienfaisance naturelle, qu'aucune considération personnelle n'était capable de restreindre, lui faisant appréhender qu'ils ne fussent dans le besoin, elle prit le parti, puisqu'elle n'osait la voir, d'écrire à mademoiselle Belfield. La lettre fut courte mais polie ; elle la priait avec toute la délicatesse possible de lui donner des nouvelles

de son frère, et de lui demander si elle consentait enfin à accepter quelques secours de sa part. Elle reçut la réponse suivante :

A Miss BEVERLEY.

« Ah, madame, votre bonté me con-
» fond ! Nous n'avons besoin de rien
» encore ; mais je crains que ce ne soit
» pas pour long-temps. Quoique j'espère
» ne jamais devenir fière et impertinente
» j'aime mieux lutter contre l'adversité
» que de déplaire à mon malheureux
» frère, sur-tout dans ce moment-ci. Sa
» blessure, graces au ciel, a été pansée
» par le chirurgien, qui le soigne sans
» vouloir être payé, quoique mon frère
» soit prêt à se défaire de tout ce qu'il
» possède plutôt que de lui avoir cette
» obligation. J'avoue que je ne conçois
» pas pourquoi il redoute si fort qu'on
» lui rende service, puisque tant qu'il
» a cru être riche lui-même, il a tou-
» jours cherché à être utile aux autres. Il

» me semble que le chirurgien le trouve
» très-mal. Il a l'air triste en le quittant,
» et ne répond rien aux questions que
» nous lui faisons, ma mère et moi.

» Je suis honteuse de vous euvoyer ce
» griffonnage : je n'ose prier mon frère
» de m'aider, parce qu'il serait fâché que
» j'eûsse fait mention de lui. Comme je
» n'ai jamais vu que l'orgueil produisît
» rien de bon ; je n'ai point songé à
» l'imiter ; et n'ayant pas son esprit, il
» est inutile que j'aye ses défauts : ainsi,
» quoique ma lettre soit mal écrite,
» vous, mademoiselle, qui avez tant de
» bonté et d'indulgence, vous me par-
» donnerez, fût-elle encore plus mal ;
» et quoique nous ne soyons pas dans le
» cas de profiter de vos offres gracieuses,
» c'est une grande consolation pour moi
» de penser qu'il y a une personne dans
» le monde qui, si nous nous trouvions
» destitués de tout, et si le cœur trop
» fier de mon pauvre frère venait à s'hu-
» maniser, regarderait notre misère en
» pitié, et empêcherait que nous n'en

» fussions accablés. Je suis, mademoi-
» selle, avec le plus profond respect,

» *Votre très-obligée et très-*
» *humble servante*,

HENRIETTE BELFIELD ».

Cécile, émue et attendrie de la naïveté et de la simplicité du style de cette lettre, résolut, dès qu'elle retournerait chez M. Harrel, de rendre visite à cette charmante et honnête fille. Rassurée sur sa situation actuelle, et espérant beaucoup des soins du chirurgien qui voyait son frère, elle se livra toute entière au bonheur pur et sans mélange que lui offrait la société dont elle jouissait.

En général, ceux dont la félicité n'est point interrompue, s'apperçoivent à peine de sa durée. Il n'en est pas de même quand elle leur échappe; le chagrin leur en montre alors tout le prix, et le malheur leur fait sentir tout ce qu'ils perdent.

Comblée



Comblée sans cesse des attentions de ses nouveaux hôtes, elle voyait le temps s'enfuir avec trop de rapidité ; elle trouvait dans les talents de madame Delvile des sources intarissables de satisfaction ; et dans les sentiments et les dispositions de son fils, quelque chose de si conforme aux siens, qu'il proférait à peine un seul mot qui ne prouvât leur sympathie : tout dans leurs regards semblait annoncer une parfaite intelligence. Franche, enjouée, et libre de toute inquiétude, elle ne se levait que pour être heureuse, et ne se couchait que pour jouir d'un doux sommeil. Les contradictions qu'elle avait essuyées auparavant servaient non-seulement à augmenter le prix des jouissances actuelles, elles rappelaient encore à sa mémoire les événements de ses premières années ; et elle convenait que sa situation présente répondait mieux à ses goûts et à son caractère, qu'aucune de celles dans lesquelles elle se fût encore trouvée. Son bonheur présent s'évanouit à l'arrivée de

M. Harrel. Envain se flata-t-elle de l'espoir que madame Delvile lui proposerait de prolonger son séjour dans sa maison ; en apprenant son retour, cette dame témoigna à sa jeune amie le regret qu'elle sentait de la perdre, mais sans ajouter un mot pour prévenir cette séparation.

Cécile, déconcertée, se détermina à retourner le jour suivant à la place de Portman. Le reste du jour fut bien différent de ceux qui l'avaient précédé ; il s'écoula tristement : madame Delvile parut très-affectée ; son fils ne fit point mystère de son chagrin ; et, quoiqu'ils fûssent tous mécontents, aucun ne fit le moindre effort pour retarder cette séparation.

Le lendemain, pendant le déjeûner, madame Delvile remercia affectueusement miss Beverley du temps qu'elle lui avait donné, la priant d'adoucir par de fréquentes visites la privation qu'elle allait éprouver. Le jeune Delvile appuya fortement cette prière, et montra avec chaleur combien il était charmé que sa mère

eût acquis une amie aussi aimable. Sans affectation, il joignit ses vœux aux siens pour que leur liaison devînt tous les jours plus intime. Tant de bienveillance et d'affection calma un peu le regret que Cécile sentait de les quitter.

Lorsque le carrosse de madame Harrel fut arrivé, madame Delvile prit congé d'elle avec l'attendrissement le plus marqué, et son fils lui donna la main pour l'y conduire. Je desirerais fort, lui dit-il alors d'un air confus, avant le départ de miss Beverley, m'excuser de l'erreur grossière que j'ai commise. Je ne sais s'il lui sera possible de me pardonner, et j'ai peine à concevoir par quelle fatalité ou quel aveuglement j'ai pu y persister si long-temps. Oh! s'écria Cécile très-satisfaite de cette explication volontaire, si vous êtes véritablement convaincu de votre erreur, c'est tout ce que je peux desirer. J'avoue que les apparences étaient si fort contre moi, que j'ai peut-être eu tort de m'étonner que vous y ayez ajouté foi... Mon propre penchant pour M. Bel-

field plaidera j'espère en ma faveur ; c'est d'après lui, et non d'après aucun préjugé contre le chevalier Floyer que mon erreur a pris naissance : au contraire, je respecte à tel point votre goût et votre discernement, que votre décision une fois connue, j'aurais peine à ne pas y joindre mon approbation.

Tourmentée par ces continuelles méprises, et piquée de voir que, quoiqu'on variât si souvent sur l'objet de ses prétendues inclinations, l'idée d'un engagement positif avec l'un des deux était toujours la même, elle résolut, le plutôt qu'il lui serait possible, de charger M. Monckton de voir le chevalier Floyer, et de lui déclarer formellement de sa part qu'elle refusait ses propositions ; elle renonça à la résolution qu'elle avait prise de lui en parler elle-même, pour éviter tout rapport avec le baronnet et toute discussion avec M. Harrel.

Madame Harrel la reçut aussi froidement qu'elle s'en était séparée. Cette dame paraissait alors avoir de l'inquiétude :



Cécile tâcha d'en deviner la cause; mais, loin de chercher du soulagement dans le sein de l'amitié, elle s'attacha à l'éviter, comme si elle eût redouté sa conversation, et que sa vue eût été un reproche. M. Harrel, au contraire, lui fit beaucoup plus de politesse qu'à son ordinaire, se montra empressé à aller au devant de ce qui lui faisait plaisir, et lui rendre sa maison plus agréable que jamais. Le chevalier Floyer parut vouloir être plus respectueux; ils ne réussirent ni l'un ni l'autre à lui faire changer d'opinion sur leur compte. Le plaisir que M. Arnott eut de la revoir, fut sincère; et il s'apperçut que Cécile, qui ne cherchait pas plus à éviter M. Harrel et le chevalier, que madame Harrel ne cherchait à l'éviter elle-même, ne s'entretenait volontiers qu'avec lui, et se donnait à peine le soin de cacher qu'il était le seul de toute la famille pour lequel elle eût quelque considération.

Fin du troisième livre.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Complainte.

CÉCILE, persuadée que tous les soupçons sur son penchant pour M. Belfield étaient dissipés, se hâta de se rendre chez lui pour chercher avec sa sœur le moyen de lui être utile. Son domestique l'annonça quand elle fut à la porte, et elle fut tout de suite admise dans la chambre où elle était déjà entrée deux fois.

Elle trouva la jeune Henriette alarmée sur l'état de son frère ; il est perdu !.... je ne le crains que trop, perdu pour toujours ! .... Et cela, par sa malheureuse vanité ! Il oublie que son père était un simple marchand ; il est honteux de son

extraction, et son desir unique est de vivre avec les gens de qualité comme s'il était leur égal. A présent que sa situation ne le lui permet plus, il en est si affecté, qu'il ne saurait s'en consoler; il m'a dit ce matin qu'il voudrait être mort; qu'en prolongeant sa vie, il n'avait d'autre perspective qu'une affreuse misère Et quand il m'a vu pleurer amèrement, il a paru très-touché; car il a toujours été, à mon égard, le meilleur des frères, sur-tout lorsqu'il a cessé de fréquenter les grands seigneurs qui l'ont perverti. Pourquoi, m'a-t-il dit, Henriette, pourquoi voulez-vous que je vive, tandis qu'au lieu de vous placer, vous et ma pauvre mère, dans un rang plus élevé, je me vois moi-même tombé si bas, que je ne sers plus qu'à vous priver de vos petits revenus?

Je suis réellement fâchée, répliqua Cécile, qu'il soit si affecté de son état; mais comment se peut-il que vous, qui êtes beaucoup moins âgée que lui, ayez des idées saines? La solidité de votre jugement et la justesse de vos remarques m'éton-

nent autant qu'elles m'enchantent. Il me paraît que M. Belfield aurait actuellement moins besoin d'un médecin que d'un ami. Il lui reste un ami, mademoiselle, un ami généreux ; s'il voulait seulement accepter ses services....... Mais la présence de cet ami n'adoucit point ses maux ; au contraire, sa fièvre augmente chaque fois qu'il vient le voir. Eh bien! s'écria Cécile en se levant, je m'apperçois que notre tâche sera pénible, et que nous aurons de la peine à le conduire ; mais prenez courage, et comptez que, s'il est possible de le sauver, nous ne le laisserons pas périr. Alors, quoique craignant encore de l'offenser, elle lui offrit de nouveau sa bourse. Mademoiselle Belfield ne fut pas aussi révoltée de sa proposition ; et la remerciant avec reconnaissance, elle lui dit qu'elle n'était pas précisement dans le cas d'en avoir besoin, et ne s'exposerait au risque de déplaire à son frère, qu'autant que la nécessité l'y contraindrait. Cécile lui fit pourtant promettre que dans tous les cas imprévus elle au-

rait recours à elle, et l'assura qu'elle ne manquerait jamais d'argent tant qu'elle aurait le moyen de lui en fournir.

Après quoi elle la quitta remplie d'estime et d'amitié pour cette jeune persone, et déterminée à chercher quelque moyen de procurer un emploi ou quelque place avantageuse à M. Belfield, qui, en lui présentant un avenir plus agréable, lui redonnerait le courage, et faciliterait sa guérison.

Elle se proposa de consulter M. Monckton, dont l'expérience et la grande connaissance du monde pouvaient la guider dans les démarches que le desir de servir M. Belfield l'obligerait de faire.

Malgré l'extrême confiance qu'elle avait en lui, et la persuasion où elle était qu'il se prêterait à ses vues, une autre idée tout aussi flateuse, quoiqu'elle en attendît moins d'utilité, lui passa dans l'esprit: ce fut de faire part au jeune Delvile de ses idées. Elle savait déjà qu'il n'ignorait rien de ce qui concernait la situation de Belfield, et elle espérait, en lui deman-

dant ouvertement son sentiment, de lui confirmer par cette démarche qu'elle n'avait aucun engagement avec lui.



CHAPITRE II.

Sympathie.

CÉCILE alla le lendemain passer la journée chez madame Delvile, et trouva aisément l'occasion de parler à son fils. Ne vous semblera-t-il pas bien étrange que j'ose prendre la liberté de vous consulter ? vous connaissez, je crois, la triste situation de M. Belfield ? .... Je la connais : elle est très-malheureuse ; je le plains de toute mon âme, et rien au monde ne me ferait plus grand plaisir que de trouver l'occasion de lui rendre service. On ne saurait trop le plaindre, répartit Cécile, et si l'on ne trouvait pas bientôt moyen de faire quelque chose pour lui, je crains qu'il ne soit tout-à-fait perdu. L'agitation de son esprit s'oppose aux effets de tous les remèdes ; tant qu'elle durera, sa santé ne se rétablira

jamais. Ses sentiments, probablement toujours au-dessus de sa naissance, luttent contre tous les assauts de la maladie et de la pauvreté. Il mourra plutôt que de se soumettre à sa destinée, et de recourir à ses amis pour qu'ils le secourent, et emploient leur crédit en sa faveur. Sans vouloir excuser son opiniâtreté, je desirerais qu'il lui fût possible de la vaincre. Je crains réellement de penser à ce qui pourra lui arriver.

Il n'y a personne au monde, répondit le jeune Delvile ému, qui ne fût plus porté à envier, qu'à plaindre des maux qui occasionnent cette noble et généreuse pitié. Il ne veut accepter aucun secours pécuniaire, continua-t-elle; son esprit est véritablement trop élevé pour recevoir la moindre consolation d'un soulagement de cette espèce. Je desirerais qu'on pût lui trouver une place, où ses talents, qui ont fait assez long-temps le bonheur des autres, pûssent à son tour lui être utiles. Cr[illegible]ous, monsieur, que cela fût pos-[illegible]is enchanté, s'écria Delvile de l'air

l'air le plus satisfait, que nous nous trouvions penser de même. Je me suis occupé ce matin à lui procurer un emploi où l'éducation qu'il a reçue lui servît, et où ses talents tournâssent à son honneur et à son profit.

Il remit alors à Cécile une lettre qu'il écrivait à un homme de condition, dont le fils devait bientôt partir pour commencer ses voyages, par laquelle il le lui recommandait, et le lui proposait pour gouverneur de ce jeune homme. Cette singulière conformité de sentiments leur fit le plus grand plaisir, et augmenta tout-à-coup l'estime qu'ils avaient déjà conçue l'un pour l'autre. Delvile la regardait avec admiration, et l'occasion qui la faisait naître, la rendait trop agréable à Cécile pour qu'elle lui fît la moindre peine. Elle ressentait une satisfaction intérieure, qui servait à l'embellir.

Elle n'eut, avant le retour de madame Delvile, qui rentra bientôt, que le temps de lui remettre sa lettre.

La conversation fut assez languissante

pendant le reste de la soirée, et elle sortit bientôt, très-préoccupée, et desirant d'être seule pour se livrer aux nouvelles réflexions que la situation de son cœur faisait naître.

La première fois qu'elle avait vu le jeune Delvile, elle avait admiré, sans le vouloir, ses manières et sa façon de s'énoncer; et toutes les fois qu'elle l'avait vu depuis, elle avait toujours remarqué en lui d'autres qualités qui le lui avaient rendu encore plus recommandable. Elle le voyait, le rencontrait avec plaisir, et ne s'en séparait jamais sans desirer de le revoir. Cependant, comme la passion chez elle était subordonnée à la raison, son affection ne triomphait point de ses principes. A peine vit-elle le danger, qu'elle en fut épouvantée, et résolut sur le champ de s'opposer aux progrès d'un goût trop décidé, que le temps ni l'intimité n'avaient point encore justifié. Elle eut un grand soin d'occuper tous ses moments, afin de laisser moins de carrière à son imagination; et si elle s'était apperçue que son caractère fût différent de ce que son ex-

térieur annonçait, sa droiture et la pureté de ses sentimens lui auraient donné assez de force pour le bannir entièrement de son esprit.

Telle était sa situation, lorsqu'elle entra chez madame Delvile pour éviter la partie de Violet-Bank. Ici elle sentit moins le besoin de surveiller son cœur ; les conversations fréquentes qu'elle eut avec cet aimable jeune homme, ne lui parurent propres qu'à occuper agréablement l'esprit ; elle admira la justesse de celui de Mortimer ; elle le trouva noble, généreux, franc, avide d'acquérir des connaissances ; doux et tranquille par caractère, quoique très-actif dans ce qu'il entreprenait. Lorsque de pareilles qualités se trouvent jointes à une haute naissance, à une figure avantageuse, celui qui en est doué devient nécessairement une compagnie dangereuse pour une jeune personne, naturellement portée, comme Cécile, à estimer tout ce qui lui paraît mériter de l'être. Son cœur ne fit aucune résistance ; car l'attaque fut trop circonspecte et trop

bien ménagée pour la craindre : toujours également sensible au plaisir que sa société lui faisait éprouver, ce ne fut qu'à son retour chez M. Harrel, qu'elle s'apperçut qu'elle n'était plus aussi indifférente qu'elle l'avait été jusqu'alors. Cette demeure, qui n'avait jamais été trop de son goût, lui devint tout-à-fait insupportable ; cependant, portée à attribuer son inquiétude et son ennui à tout autre cause qu'à la véritable, elle imagina que la maison même était changée ; que ses hôtes et tous ceux qui la fréquentaient, étaient devenus plus insupportables qu'auparavant. Cette erreur dura peu ; le moment de la conviction approchait ; et lorsque Delvile lui présenta la lettre qu'il avait écrite en faveur de M. Belfield, elle se dissipa subitement.

Cette découverte du changement qui s'était fait dans son esprit, ouvrit à ses yeux une perspective toute nouvelle, et lui fit naître des espérances totalement différentes ; car, ni l'exercice de la bienfaisance la plus active, ni son application à se conduire de la manière la plus con-



venable, ne lui suffisaient pas encore, et n'achevaient point sa félicité : elle avait des vues qui la touchaient de plus près, et des peines qui menaçaient de s'emparer entièrement d'un cœur, dont l'unique soin jusqu'alors avait été de s'occuper du bonheur des autres.

La perte de cette liberté d'esprit ne l'inquiéta que médiocrement, puisque le choix de son cœur, tout involontaire qu'il était, se trouvait conforme à ses principes, et approuvé par sa raison. La situation de ce jeune homme était précisément telle qu'elle la desirerait : quoique d'une naissance au-dessus de la sienne, il ne l'était cependant pas assez pour qu'elle en fût humiliée; sa famille était distinguée, et sa mère lui paraissait la première des femmes; son caractère et sa façon de penser semblaient formés pour la rendre heureuse, et la fortune qu'elle possédait suffisait pour qu'elle fût indifférente sur celle de Delvile.

Enchantée de trouver ainsi l'inclination et la convenance réunies, elle commença

à chérir un penchant qu'elle avait d'abord cherché à réprimer ; elle se livra sans peine à la douce espérance de se voir unie pour toujours à celui qui méritait si bien le don de son cœur et de sa fortune. A la vérité, rien ne l'avait encore assurée que l'affection de Delvile répondît à la sienne; mais elle avait mille raisons de s'en croire aimée, et d'imaginer que l'erreur où il avait été sur ses prétendus engagements, soit avec M. Belfield, soit avec le chevalier Floyer, l'avait seule empêché de déclarer ses sentiments, qui reprendraient toute leur vivacité, dès que cette erreur serait dissipée. Son projet était donc d'attendre patiemment une explication qu'elle n'était pas fâchée de voir retardée, pour avoir plus de temps et un plus grand nombre d'occasions de bien examiner son caractére, et pour ne point s'exposer par la suite à se repentir de trop de précipitation.

CHAPITRE III.

Effort pénible.

LE jour qui suivit celui où Cécile avait fait cet arrangement dans sa tête, elle reçut une visite de M. Monckton. Il s'était informé d'elle aussi-tôt que la famille Harrel avait été partie pour la campagne, et s'était flaté de tirer un grand avantage de son absence, en la voyant souvent, et en se prévalant de la confiance qu'elle avait en lui, pour l'engager à ne lui rien cacher. Son séjour dans la maison Delvile dérangea entièrement son projet; car n'ayant aucune liaison dans cette maison, il n'osa hasarder de s'y présenter.

Elle le reçut dans cette conjoncture avec plus de plaisir qu'à l'ordinaire; le temps qu'elle avait passé sans le voir, lui avait paru long, et elle desirait ardemment d'être à même de lui demander son secours et

ses conseils. Elle lui fit part des motifs qui l'avaient engagée à aller loger à la place de Saint-James, de l'opiniâtreté incorrigible avec laquelle M. Harrel continuait à encourager les poursuites du chevalier Floyer. Elle le pria très-sérieusement de lui servir d'interprête dans une affaire dont elle était incapable de se tirer par elle-même, en voulant bien s'expliquer avec M. Harrel, de voir le chevalier, et d'insister fortement auprès de lui pour qu'il renonçât à des prétentions que rien n'autorisait. Je n'agirai, répondit M. Monckton, ni ne vous dirai ce que j'en pense, qu'autant que je serai mieux informé ; d'ailleurs, je suis persuadé qu'il y a là-dessous un mystère trop embrouillé pour que nous puissions encore le démêler. M. Harrel a sûrement quelques vues particulières, en témoignant un si grand zèle pour les intérêts du chevalier ; il n'est pas même difficile de concevoir la nature dont elles peuvent être. L'amitié, chez un homme aussi léger que lui, n'est qu'un mot, un simple prétexte pour au-



toriser une liaison qui n'est fondée que sur les emprunts qu'elle lui facilite, sur leur assiduité à fréquenter les mêmes maisons de jeu, sur les mêmes goûts; tandis que l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre n'est ni plus vraie ni mieux fondée que leur franchise et leur probité. Il l'avertit alors d'éviter toute affaire où il serait question d'argent avec M. Harrel, dont personne n'ignorait que les dépenses extravagantes et la prodigalité excédaient de beaucoup les revenus. Cécile lui avoua, mais avec peine, ce qui s'était passé avec M. Harrel. Il fut moins alarmé de la somme qu'elle lui avait prêtée, qu'il avait d'abord cru plus considérable, que de la démarche à laquelle on l'avait engagée pour se la procurer. Il lui représenta leplus fortement qu'il lui fut possible, le danger qu'il y avait d'être trompé, et même ruiné par les fripponneries des usuriers, et lui fit promettre que dans aucun cas, ou pour quelque raison que ce fût, elle ne se laisserait plus persuader de recourir à de pareils expédients. Elle promit de sui-

vre exactement son conseil : ensuite elle lui apprit la connaissance qu'elle avait faite de Mlle Belfield, et le chagrin qu'elle avait de la situation de son frère. Satisfaite pour le présent du projet que Delvile avait formé en sa faveur, elle crut inutile de lui demander son avis à cet égard.

Au milieu de cette conversation, on lui remit un billet de M. Delvile, le père, qui lui faisait part de son retour de Londres, et la priait d'avoir la complaisance de passer le lendemain dans la matinée chez lui, ayant à s'entretenir avec elle d'une affaire importante. M. Monckton remarqua l'empressement de Cécile à se rendre à l'invitation ; il s'informa alors comment elle avait passé son temps pendant son séjour dans cette maison, et la pria de lui dire ce qu'elle pensait de cotte famille après avoir vécu familièrement avec elle. Cécile répondit qu'elle n'en connaissait pas mieux M. Delvile père, qui avait été absent pendant tout ce temps-là ; mais elle fit avec chaleur l'éloge de madame Delvile, et s'étendit avec complaisance sur son esprit et ses estimables vertus.

Elle fut plus embarrassée lorsqu'il voulut savoir ce qu'elle pensait du fils. M. Monckton s'en apperçut aisément, et affectant de sourire : ne vous êtes-vous point encore apperçue, lui dit-il, du pacte de cette famille, qui ne cherche qu'à vous captiver pour vous attirer dans ses filets ? Non, certainement, s'écria Cécile offensée de cette question ; je suis sûre qu'un pareil pacte n'a jamais existé, et je ne crains pas d'avancer que si vous les connaissiez mieux, vous seriez le premier à leur rendre justice. Ma chère miss Beverley, repartit-il, je les connais déjà. Je ne vais pas, je l'avoue, chez eux ; mais je suis parfaitement au fait de leur caractère, qui m'a été tracé par les gens les plus liés avec eux Qu'avez-vous donc appris de cette famille ? demanda Cécile très-sérieusement ; il est du moins impossible qu'on puisse dire le moindre mal de madame Delvile. Je vous demande pardon ; Madame Delvile n'est pas plus parfaite que le reste de sa famille ; elle est seulement plus adroite, et cache mieux ses défauts ;

car, quoique très-fière et très-orgueilleuse, elle est entièrement dominée par l'intérêt. Je vois qu'on vous a très-mal informé, répondit Cécile avec chaleur ; madame Delvile est la plus excellente de toutes les femmes. Il n'est pas étonnant que sa supériorité lui suscite des ennemis ; mais ils le sont par envie, et non par ressentiment; elle n'en aura jamais d'autres. Vous la connaîtrez mieux avec le temps, répondit tranquilement M. Monckton ; je souhaite seulement que vous ne payiez pas cette connaissance de la perte de votre félicité. Comment, monsieur, s'écria Cécile fort agitée, cette connaissance aurait-elle le pouvoir de mettre ma félicité en péril ? Je vais vous le dire, mademoiselle, avec toute la franchise que vous êtes en droit d'exiger de moi ; après quoi, ce sera au temps à prouver si je me suis trompé. La famille Delvile, malgré sa magnificence fastueuse, est très-pauvre. En est-elle pour cela moins estimable? Oui, parce qu'elle en est plus avide ; et comme elle met des ducs, des comtes, des



des barons dans sa généalogie, les richesses qu'elle trouvera chez vous l'aideront à soutenir à vos dépens sa morgue et son faste : tandis que celle dont ils les tiendront, quoique très-aimable, sera toujours regardée comme fort au-dessous d'elle, et n'ayant pas dû se flater d'une alliance aussi distinguée et aussi illustre.

Cécile ne répondit rien ; mais elle ne put cacher jusqu'à quel point elle était révoltée de ce discours. M. Monckton remarquant son émotion, lui dit : Je me garderais bien de donner cet avis à une personne que je croirais trop faible pour en profiter ; mais, comme je suis parfaitement informé de l'usage qu'on se propose de faire de votre fortune, et de la manière dont vous serez ensuite traitée, je crois devoir vous prévenir de leurs desseins, puisqu'il vous suffira sans-doute de vous les indiquer pour que vous vous en préserviez.

Cécile, trop troublée pour le remercier, garda le silence. M. Monctkon jugeant, d'après son mécontentement, du véri-

table état de son cœur, vit avec effroi la grandeur du péril qui le menaçait. Il reconnut que le moment présent n'était point celui qu'il fallait choisir pour continuer à la contrarier ; elle lui avoua que sa critique sévère du caractère de madame Delvîle l'avait révoltée ; mais elle n'osa prendre la défense du jeune Delvile. M. Monckton insista alors, et voulut lui persuader que c'était pour réparer le délabrement de leur maison que les Delvile voulaient s'assurer de sa fortune, et qu'ils l'accablaient de prévenances et de caresses. Après cela, il abandonna absolument ce sujet ; et avec cette chaleur prudente et réservée, dont il accompagnait toutes ses expressions, il lui dit qu'il veillerait soigneusement, et l'avertirait de tout ce qui pourrait donner la moindre atteinte à sa réputation et à sa tranquillité.

Tourmenté lui-même par une inquiétude encore plus insupportable que celle qu'il lui avait occasionnée, il vit alors ses espérances sur le point de s'évanouir pour

toujours. Il avait cependant détruit le calme et la sérénité à laquelle Cécile s'était entièrement livrée. L'alliance contre laquelle elle avait cru impossible de faire la moindre objection, lui en paraissait dans ce moment très-susceptible ; les représentations de M. Monckton l'avaient cruellement mortifiée. Bien convaincue de sa grande expérience, et ne lui soupçonnant point des vues intéressées, elle ajoutait involontairement foi à ses assertions ; et même, en s'efforçant de les combattre, elles faisaient une si forte impression sur son esprit, qu'il paraissait presqu'impossible qu'elles en fûssent jamais effacées. Accablée de chagrin, Cécile passa la nuit dans le trouble et l'agitation, tantôt décidée à se livrer à son inclination, tantôt à surmonter son penchant, et à s'abandonner entièrement aux conseils de ce faux ami.

CHAPITRE IV.

Espoir.

DANS cet état d'incertitude et d'accablement Cécile se rendit, le lendemain, chez M. Delvile qui la reçut avec beaucoup de dignité. Je vous ai donné la peine, miss Beverley, lui dit-il, de venir chez moi, afin de m'entretenir avec vous de vos affaires; c'est un devoir dont j'ai cru ne pouvoir me dispenser dans cette circonstance; les attentions que votre sexe est en droit d'exiger du nôtre, m'auraient certainement engagé à me rendre moi-même chez vous; mais j'ai craint que ceux avec lesquels vous vivez ne se fûssent crus obligés de me rendre ma visite. Les gens de basse naissance sont ordinairement les plus exacts en pareil cas. Ce n'est pourtant pas que mon intention soit de vous prévenir contr'eux;



quoique, relativement à moi, il conviène très-fort que je me rappèle que des liaisons générales et sans choix, en confondant tous les rangs, deviènent tout-à-fait préjudiciables à l'ordre de la société qu'elles renversent. Je me suis adressé, continua-t-il, à madame Delvile, pour savoir si l'aveu que je vous avais recommandé de lui faire, et auquel elle m'avait promis de vous engager, avait déjà eu lieu ; elle m'a appris que vous n'aviez point encore ouvert la bouche à ce sujet. — Je n'avais aucun aveu à faire ; et madame Delvile ne m'ayant rien demandé, j'ai cru qu'elle était satisfaite, et n'avait plus de réponse à attendre.

L'époque actuelle de votre vie, ajouta-t-il, est celle où vous avez le plus besoin de conseils ; je suis, ainsi que je viens de vous le dire, fâché que vous n'ayez pas confié vos sentiments à madame Delvile. Une jeune demoiselle, à la veille de s'établir, et pouvant choisir sur un grand nombre de partis, est très-exposée à se tromper, et ne saurait

mieux faire que de demander des avis à ceux qui sont en état de l'instruire sur l'alliance qui lui serait la plus avantageuse. Ce qui me fait le plus grand plaisir, est de pouvoir vous louer de ce que le jeune homme blessé en duel (je ne saurais me rappeler son nom) est, à ce qu'on m'assure, tout-à-fait hors de votre pensée, et qu'il n'en est plus question. Mon dessein donc, est de vous parler du chevalier Robert Floyer. Lorsque j'eus, en dernier lieu, le plaisir de m'entretenir avec vous à ce sujet; vous vous rappèlerez sans-doute que je penchais pour lui; il est vrai que je ne le regardais alors que comme le rival d'un jeune homme de nulle considération, et il me paraissait plus digne de vous. Il ne s'agit plus de ce jeune homme, et il se présente un nouveau prétendant, auquel le chevalier est aussi peu comparable que le premier l'était à ce dernier.

Cécile fut émue à cette proposition; un sentiment plus vif excita sa curiosité, et le sujet de cette conversation auquel elle

était si fort intéressée redoubla son attention. Ce prétendant, ajouta-t-il, est tel que je ne saurais imaginer qu'une jeune demoiselle pût hésiter un moment à l'accepter. Il est à tous égards, à la fortune près, très-supérieur au chevalier ; et ce qui lui manque d'un côté, peut être aisément réparé par celle que vous possédez. J'ignore encore quelles sont les idées que vous avez pu vous former du rang, de la noblesse et des alliances, ni si vous savez les apprécier à leur juste valeur ; car les premiers préjugés sont trop enracinés pour qu'il soit facile de les détruire. Ceux, sur-tout, qui ont vécu avec des gens opulents, font très-peu de cas de la naissance même, et lui préfèrent les richesses.

La rougeur qui avait d'abord paru sur le visage de Cécile, et que cette ouverture y avait fait naître, fut alors augmentée par sa colère et son ressentiment : elle se sentit déjà offensée par le préambule fastueux et humiliant des propositions qu'elle attendait ; et elle résolut

dans son dépit, quoi qu'il en coûtât à son cœur, de maintenir sa dignité en les refusant absolument; trop bien convaincue par ce qu'elle voyait alors, que M. Monckton ne s'était point trompé dans ce qu'il lui avait annoncé pour l'avenir. Votre refus donc, continua-t-il, de cette offre honorable, n'a peut-être été qu'une suite des principes de votre éducation. Quel refus, interrompit Cécile étonnée? n'avez-vous pas refusé les propositions de mylord Ernolf pour son fils? Mylord Ernolf? — Jamais; et je ne l'ai vu, lui et son fils, qu'en public. Cela, répliqua M. Delvile, ne fait rien à l'affaire; lorsque le parti est convenable, une jeune demoiselle bien élevée doit l'accepter; mais quoique ce refus ne vînt pas immédiatement de vous, vous l'aviez sans-doute approuvé. — Approuvé! Et je n'en ai jamais rien su! — Il faut donc que votre mariage avec le chevalier Floyer soit plus près de se conclure que je ne l'avais imaginé; car autrement, M. Harrel n'aurait pas osé, sans vous con-

sulter, donner une réponse aussi décisive au comte. Non, monsieur, repartit Cécile impatientée; jamais mon mariage avec lui n'a été plus éloigné, et je ne souhaite point qu'il le soit moins à l'avenir.

Elle était très-peu disposée à continuer cette conversation. La résolution héroïque et généreuse qu'elle avait d'abord formée de refuser la main du jeune Delvile, ne la rendait plus capable de supporter patiemment les offres qu'on venait de lui faire. Et quoique piquée et irritée de cette nouvelle preuve que M. Harrel ne se faisait aucun scrupule, par ses assertions et par ses actions, d'accréditer les bruits de son prochain mariage avec le chevalier; son dépit, en voyant que M. Delvile, au lieu de plaider la cause de son fils, se déclarait en faveur d'un autre, qu'il appuyait de tout son crédit, fut si vif, que, quoiqu'il continuât son fastueux discours, à peine y fit-elle la moindre attention, et saisit le premier moment d'inter-

valle pour sortir. Il lui demanda si elle ne verrait pas madame Delvile ; mais souhaitant d'être seule, elle s'en excusa. Il lui enjoignit alors de ne pas s'engager davantage avec le chevalier, jusqu'à ce qu'il eût le temps de prendre quelques informations au sujet de mylord Ernolf ; et après l'avoir gracieusement assurée de sa protection, il la laissa partir.

Cécile vit alors qu'elle avait tout le temps nécessaire pour réfléchir sur la manière dont elle motiverait son refus, et étudier l'air de dignité dont elle l'accompagnerait : elle vit encore avec chagrin que M. Monckton s'était trompé sur les projets des Delvile ; mais que, quant à leur conduite et à leurs sentiments, elle avait toutes les raisons du monde de croire qu'il avait rencontré juste : et quoique son cœur refusât de se réjouir d'être échappé à une aussi forte épreuve, sa raison était si bien convaincue, que le portrait qu'il avait tracé était copié d'après nature, qu'elle résolut de vaincre son

penchant pour le jeune Delvile, puisqu'elle ne prévoyait pour la suite que beaucoup de mortifications d'une pareille alliance.

CHAPITRE V.

Agitation.

CÉCILE était occupée de ces réflexions, lorsqu'en rentrant chez M. Harrel, elle trouva toute la maison dans le plus grand désordre, et son tuteur dans un désespoir effrayant ; elle le suivit pour savoir la cause de tout ce mouvement. M. Harrel saisissant brusquement une de ses mains, s'écria : miss Beverley, je suis ruiné !.. je suis perdu !.... je suis à jamais abîmé ! Non, non, répondit Cécile, dont l'agitation égalait presque la sienne, ne vous désespérez pas, je vous en conjure. Parlez-moi plus intelligiblement. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Comment ce malheur est-il arrivé ? Mes dettes, mes créanciers ! Une seule ressource, dit-il en se frappant le front de la main, me reste ! Ne dites pas cela, monsieur. Vous en trouverez

trouverez plus d'une ; prenez courage, je vous prie. Parlez plus tranquillement ; et pourvu que vous soyez par la suite plus prudent, et que vous promettiez d'avoir plus de soin de vos affaires, j'entreprendrai moi-même... Elle s'arrêta à ces mots, au milieu de ce mouvement de compassion et d'épanchement de cœur, en pensant à l'indignité de celui qui en était l'objet, et se rappelant les exhortations de M. Monckton. Quoi! qu'entreprendrez-vous ? s'écria-t-il avec feu : je sais que vous êtes un ange. Dites-moi, que voudriez-vous entreprendre? Je voudrais, répondit Cécile en hésitant, je voudrais parler à M. Monckton... Je voudrais consulter... Vos créanciers sont-ils donc actuellement dans la maison ? Eh ! oui, sans-doute ; et c'est pour cela qu'il est plus que temps que j'en sorte. Et à quelle somme ces demandes peuvent-elles bien monter ? Je l'ignore !.. Je n'oserais m'en informer !.... A quelques mille livres peut-être... En ce cas-là, s'écria Cécile en se retirant, je ne saurais

vous être d'aucun secours. Si leurs demandes sont si considérables, je ne puis rien faire.

Elle le quittait alors aussi révoltée de la situation dans laquelle il se trouvait, qu'indignée des extravagances qui l'y avaient plongé.

Arrêtez, s'écria-t-il, et écoutez-moi. Alors baissant la voix : cherchez, continua-t-il, votre malheureuse amie... Allez joindre la pauvre Priscille..... Préparez-la à entendre d'horribles nouvelles. Et quoique vous m'abandonniez, ne l'abandonnez pas !

Alors, passant devant elle d'un air désespéré, il fut s'enfermer dans sa chambre.

Cécile le suivit avec frayeur, parce qu'elle crut qu'il allait se tuer : elle lui cria avec toute la force que lui laissait son saisissement, qu'elle était disposée à faire tout ce qui dépendrait d'elle pour le secourir.

A ces mots, il lui ouvrit ; son visage était extrêmement pâle et défait, et il tenait un rasoir à la main. Vous m'avez

arrêté, dit-il d'une voix à peine intelligible, au moment où j'avais repris assez de force pour terminer mes peines : cependant si vous êtes réellement décidée à m'aider...... J'y suis décidée! j'y suis décidée! s'écria Cécile ; je ferai tout ce que vous voudrez. M. Harrel profitant de la faiblesse et de l'effroi de Cécile, exigea d'elle une promesse solemnelle de délivrer sur le champ sa maison de ces barbares créanciers. Je le jure, s'écria-t-elle avec énergie, et je prends le ciel à témoin de ma sincérité. — Je vois, je vois que vous êtes un ange! et c'est en cette qualité que je vous admire et vous adore. Ah ! vous m'avez rendu la vie. Votre bonté céleste me retire de l'abîme. Allez donc, et empêchez ces malheureux de venir ici.... Envoyez tout de suite chercher le juif..... Il vous avancera tout l'argent que vous voudrez; mon domestique sait où le trouver ; consultez M: Arnott ; dites un mot consolant à Priscille.... Mais non, ne faites rien du tout

jusqu'à ce que vous ayez débarrassé ma maison de ces maudits coquins.

Cécile, étonnée de l'engagement qu'elle venait de contracter, et d'entendre nommer le juif, le quitta sans répliquer ; elle fit chercher M. Arnott pour concerter avec lui de quelle manière on pourrait appaiser ces créanciers.

Voudriez - vous bien, monsieur, lui dit-elle dès qu'elle l'apperçut, aller trouver ces gens, et les assurer que s'ils consentent à se retirer immédiatement, tout s'arrangera, et que M. Harrel les satisfera ? ah ! mademoiselle, s'écria tristement M. Arnott. Eh! comment ? Il n'a aucun moyen de les payer; et je n'ai pas la faculté de le tirer de ce pas sans me ruiner entièrement. Renvoyez-les seulement, dit Cécile, et je vous serai moi-même caution que votre promesse ne sera pas vaine. Hélas! mademoiselle, qu'allez-vous faire ? Malgré l'intérêt que je prends à M. Harrel, et le chagrin que me cause la situation de mon infortunée sœur, je ne saurais pourtant souffrir que l'on abuse de tant de générosité.

Cet avertissement ne fut pas capable d'altérer la résolution de Cécile; elle persista, et il lui obéit avec le regret le plus marqué.

Il revint sans avoir rien pu obtenir. Dites-leur donc, monsieur, ajouta Cécile, qu'ils m'envoient leurs comptes, et que, s'il m'est possible, je les acquitterai sur le champ. Les yeux de M. Arnott se remplirent de larmes à cette déclaration, et il protesta que, plutôt que de souffrir une pareille injustice, il aimait mieux, quelles que pûssent être les conséquences pour lui, donner jusqu'à son dernier schelling. Non, répondit Cécile, témoignant d'autant plus de courage qu'elle voulait moins l'attendrir; je n'ai point sauvé M. Harrel pour consentir à la ruine d'un homme qui vaut beaucoup mieux que lui! Vous n'avez déjà que trop souffert. Le mal présent me regarde, et j'espère du moins qu'il ne s'étendra pas jusqu'à vous.

Informée que les dettes qu'elle avait promis d'acquitter étaient de plus de sept

mille livres, elle fut interdite et même fâchée d'avoir pris un engagement qui allait absorber une somme considérable dont elle aurait pu secourir bien des malheureux ; mais les créanciers devenaient plus insolents. M. Harrel et son juif l'attendaient avec impatience ; elle se détermina à un sacrifice que la crainte d'un grand malheur l'avait déterminée à faire.

Quoique la somme fût très-considérable, elle approchait si fort de sa majorité, et il y avait si peu de risque à courir avec elle, que l'arrangement fut bientôt terminé. Le juif compta sept mille cinq cents livres ; M. Harrel remit à Cécile son obligation pour le remboursement ; les créanciers furent satisfaits, les huissiers renvoyés, et la maison reprit bientôt son air de faste et d'opulence ordinaire.

Madame Harrel qui, pendant cette scène, s'était renfermée dans sa chambre pour pleurer tout à son aise, s'empressa de joindre Cécile ; et dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance, elle la

remercia à genoux d'avoir prévenu leur ruine totale. Le vertueux M. Arnott paraissait incertain s'il devait s'en affliger ou s'en réjouir, et M. Harrel protestait que désormais il ne se conduirait que par ses seuls conseils. Cette promesse, l'espérance qu'il se réformerait, et la satisfaction qu'elle avait procurée à toute la maison, ranimèrent un peu les esprits de Cécile, qui cependant très-affectée de ce qui venait de se passer, se hâta de les quitter pour se livrer aux tristes réflexions que cet événement lui présentait. Elle s'occupa en même-temps à former un plan propre au moins à rendre son dernier sacrifice utile et durable. Le service signalé qu'elle venait de rendre, lui donnait alors un ascendant sur M. et Mme Harrel dont elle se proposa de se servir pour tâcher de prévenir un nouveau malheur, en les engageant l'un et l'autre à changer de conduite. Elle était encore occupée de toutes ces idées, lorsqu'ils voulurent l'engager à les accompagner le soir même au Panthéon.

A cette proposition, Cécile, saisie d'indignation, eut peine à concevoir qu'un homme qui avait été sur le point, dans la matinée, de voir saisir tout ce qu'il possédait, pût desirer, le soir même, participer à des amusements publics; que celui qui, peu d'heures auparavant, allait se précipiter volontairement dans le gouffre immense de l'éternité, pût, tandis que l'instrument de destruction lui était à peine échappé de la main, chercher à oublier la situation d'où il était sorti. Elle en fut si fort choquée et irritée, que ne cherchant pas même à deguiser son mécontentement, après un moment de silence, elle refusa froidement de faire ce qu'il desirait.

M. Harrel voulut justifier cette démarche en disant, que si la malheureuse situation dans laquelle il venait de se trouver, était connue du public, c'était la seule manière d'empêcher qu'on ne la crût; que dans cette conjoncture critique, c'était l'unique moyen de conserver le crédit dont il avait besoin pour éloigner de nou-

velles demandes qui le mettraient dans l'embarras d'où elle avait eu l'humanité de l'arracher. Cécile, quoique indignée, se laissa vaincre plus par la crainte de voir renouveller une scène aussi affreuse, que par la solidité de ses raisons.

Fin du second Volume.

[illegible] qui le [illegible] sans l'[illegible] qu'elle avoit eu l'[illegible] de [illegible]. Cette, quoique indignée, se [illegible] plus par la crainte de [illegible] aussi affreuse, que par la [illegible] de ses raisons.

Fin du second Volume.

